



Les sosies de

L'OMBRE JAUNE



henri vernes



UNE AVENTURE DE
BOB MORANE

marabout junior



HENRI VERNES

BOB MORANE

LES SOSIES DE DE L'OMBRE JAUNE



MARABOUT

I

« Drôle d'idée qu'a eu Lord Bardsley de me donner rendez-vous un jour semblable, songea Bob Morane en relevant frileusement le col de son manteau de tweed. Il est vrai qu'il ne pouvait deviner qu'il ferait un brouillard pareil. Un vrai paquet d'ouate, et pas de première blancheur... »

C'était le matin même que Morane était arrivé à Londres, ville qu'il affectionnait à l'égal de Paris et où il venait souvent, soit pour y musarder au gré de sa fantaisie ou pour y rencontrer son vieil ami Bill Ballantine, descendu de sa lointaine Écosse. C'était principalement dans ce dernier but que, cette fois, Bob avait débarqué dans la capitale anglaise, et il s'apprêtait à gagner la gare de Charing Gross pour aller y attendre son ami quand, une heure plus tôt, il avait reçu à son hôtel un coup de téléphone de Lord John Bardsley auquel, quelques jours auparavant, il avait écrit afin de lui annoncer son passage à Londres et lui demander une entrevue. Lord Bardsley revenait en effet du Tibet, où il avait dirigé une importante expédition archéologique, et Bob, en enragé collectionneur qu'il était, espérait pouvoir lui arracher quelques objets de fouille particulièrement curieux, sinon précieux. Morane n'était d'ailleurs pas un inconnu pour l'explorateur, car les deux hommes, qui s'étaient rencontrés à différentes reprises, en Asie et en Europe, au cours de réceptions officielles, sympathisaient depuis longtemps. Ils possédaient en effet le même goût pour tout ce qui touchait l'Orient antique et, en outre, ils avaient tous deux une identique passion pour l'aventure et les voyages lointains. Une seule chose les séparait : l'âge, Lord Bardsley ayant depuis quelques années déjà dépassé la soixantaine, tandis que Bob, lui, en était encore à la trentaine.

Quelle n'avait donc pas été la surprise de Morane en recevant, une demi-heure plus tôt à peine, un coup de fil de Lord Bardsley, alors que les deux hommes n'avaient décidé de

se rencontrer que quelques jours plus tard. La voix de l'explorateur à l'autre bout du fil donnait d'ailleurs des marques de complet affolement. Elle disait :

— Bob, venez vite chez moi... Vite... Ils sont autour de moi... Ils me menacent...

— Que voulez-vous dire ? avait interrogé le Français. Expliquez-vous...

— C'est Lui... J'ai découvert là-bas au Tibet... des choses... Il veut m'empêcher de les révéler...

— Lui ? demanda encore Morane. De qui voulez-vous parler, Sir ?

— Vous savez bien... Vous savez bien. Celui dont on ne prononce pas le nom... Il attire le malheur... Venez, à mon secours... Soyez armé... Vite...

— Que se passe-t-il donc ? avait encore insisté Morane... expliquez-vous... Mais expliquez-vous...

— Je...

À ce moment précis, la communication avait été coupée et, en dépit de tous ses efforts. Morane n'avait pu obtenir du standard de l'hôtel qu'elle fût rétablie.

« Lui ! avait songé Morane. Celui dont on ne prononce pas le nom... » Déjà, son opinion était faite et, mû comme par un ressort, il s'était drossé pour passer en hâte un manteau.

— Il faut absolument que j'aille au secours de Lord Bardsley avant qu'il ne soit trop tard, avait-il murmuré.

Rapidement, il griffonna un mot à l'adresse de Bill Ballantine. Celui-ci en effet, ne le voyant pas à la gare, viendrait à l'hôtel où il trouverait son message.

Avant de quitter sa chambre, Bob se rappela la dernière recommandation de Lord Bardsley : « Soyez armé... » Il était venu à Londres en touriste et tout naturellement, n'avait pas songé à se munir d'une arme. En outre, il n'avait plus le temps d'en trouver une. Il haussa les épaules et serra les poings en murmurant encore :

— Tant pis ! Je me débrouillerai bien comme ça... De toute façon, le temps presse. Si Lord John a bien affaire à l'homme auquel je pense, il me faut me hâter si je veux, le trouver encore en vie.

En hâte, il gagna le rez-de-chaussée et remit le message destiné à Ballantine au réceptionnaire. Dix secondes plus tard il avait gagné la rue. Là une mauvaise surprise l'attendait. Avec la venue de la nuit, le *smog* était tombé sur Londres, noyant toutes choses sous son épaisse brume mêlée de fumées noires. Entité nauséabonde, impalpable, qui faisait tousser et dont la ville, rendue aveugle et sourde, était la proie, le brouillard camouflant ses rues, ses lumières, changeant chaque présence en fantôme. On ne pouvait se diriger qu'en tâtonnant, les mains tendues devant soi pour éviter de heurter un passant ou de s'écraser la face contre un mur. Quant aux voitures qui roulaient, tout ce qu'on pouvait apercevoir d'elles à travers ces terrifiantes draperies fuligineuses, c'était le prodigieux regard voilé des phares impuissants à les percer.

— Allons bon ! avait soliloqué le Français suivant une habitude prise au cours de longues heures de solitude à travers forêts et savanes. Voilà bien ma chance ! Bien entendu, ce sera la croix et la bannière pour trouver un taxi...

Il ne se trompait pas. Aucun *cab* ne vint à ses appels et il dut se résoudre à gagner à pied la maison de Lord Bardsley. Celle-ci, heureusement, n'était guère éloignée de l'hôtel et Morane en connaissait parfaitement le chemin. En outre, en demi-Londonien qu'il était, il avait pris l'habitude de se diriger à travers le *smog*.

Il lui fallut à peu près une demi-heure cependant pour parcourir les quelques centaines de mètres le séparant de la rue où habitait l'explorateur. Parfois, il s'arrêtait, s'orientait, tâtant la muraille des doigts, le trottoir de la pointe du pied, puis il repartait à l'aveuglette.

S'étant finalement engagé dans la rue où habitait Lord Bardsley, il y fit une centaine de pas. Alors il s'immobilisa, tira de sa poche une petite torche électrique qui ne le quittait jamais et en braqua le faisceau lumineux vers la muraille. Après quelques instants de recherches, le rond de clarté se fixa sur un numéro peint près d'une porte et que, péniblement. Morane parvint à déchiffrer.

— Soixante et onze, murmura-t-il. Lord Bardsley habile au numéro quatre-vingt-cinq. Je suis donc sur la bonne voie...

Continuant son chemin, il passa à côté de la forme imprécise d'une grosse limousine noire arrêtée, tous feux éteints, au bord du trottoir. « Une certaine audace le particulier, songea encore Morane, ou de l'inconscience. Si, dans cette purée de pois, il s'en tire sans être tamponné par quelque chauffard audacieux, c'est qu'il a la chance pour lui... »

Il avait dépassé la voiture de quelques mètres à peine quand, devant lui, un bruit de pas retentit, amorti par le brouillard. Ensuite, une silhouette humaine se laissa deviner à travers ce même brouillard. Et ce fut seulement quand le promeneur fut à la hauteur de Morane, que celui-ci reconnut en lui l'homme auquel il allait précisément rendre visite. Le promeneur portait un *macfarlane* à carreaux à la vieille mode et un chapeau de feutre mon profondément enfoncé sur les yeux. Pourtant Bob connaissait trop bien Lord Bardsley pour pouvoir douter de son identité. Les deux hommes étaient face à face quand Bob parla :

— Lord Bardsley. Je venais justement vous voir, comme vous me l'aviez demandé...

Mais ces paroles ne parurent pas porter. Bardsley continua à avancer et, de l'épaule, bouscula Morane, avec une violence telle que ce dernier faillit s'étaler sur les pavés gluants.

Quand Bob eut retrouvé son équilibre, il se retourna, surpris comme bien l'on pense et cria :

— Lord Bardsley, où allez-vous ?... C'est moi, Morane... Où allez-vous ?...

Mais, déjà, la silhouette de l'Anglais avait été avalée par le *smog*. Seul, le bruit des pas indiquait qu'il était là, à quelques mètres à peine, s'éloignant dans la nuit. Puis le bruit des pas lui-même cessa de retentir. Il y eut le claquement d'une portière qui se refermait, un moteur ronfla et une voiture démarra dans la nuit.

— La limousine ! pensa Bob. Il y a du louche là-dessous...

Qu'il y eût du louche sous tout cela, c'était le moins que l'on pouvait en dire. Une demi-heure plus tôt en effet Lord Bardsley téléphonait à Bob Morane de venir chez lui au plus vite et, au moment précis où le Français allait atteindre sa porte, voilà qu'il émergeait du brouillard tel un diable d'un nuage de fumée et que, sourd à tous les appels, sans même paraître reconnaître

l'homme auquel il venait de demander de l'aide, il filait en voiture, un peu à la façon d'un voleur.

Vaguement décontenancé, comme l'on doit s'en douter, Morane était durant quelques secondes demeuré indécis au bord du trottoir. Au bout d'un moment, il haussa les épaules. « Peut-être me suis-je trompé après tout, et que ce n'était pas Lord Bardsley. Avec ce brouillard... » Pourtant, au fond de lui-même, il était certain de ne s'être pas mépris. Lord Bardsley portait toujours, quand il se trouvait à Londres, un macfarlane en tous points semblable à celui du mystérieux fuyard. En outre, les traits de l'explorateur étaient trop familiers au Français pour que celui-ci pût conserver le moindre doute.

Lentement, tout à ses pensées, Bob avait continué sa route, balayant les murs du faisceau de sa lampe électrique qui avait bien de la peine à percer l'épaisseur de la brume.

— Quatre-vingt-un, lut Morane. Quatre-vingt-trois... Quatre-vingt-trois bis... Quatre-vingt-cinq. Voilà, j'y suis...

Mais là où il comptait trouver une porte close, il ne découvrit qu'un vaste rectangle vide et noir prolongé par un large corridor obscur, dans lequel le smog, monstrueux poulpe, informe et envahissant, lançait déjà ses tentacules mouvants.

En fuyant, Lord Bardsley avait laissé sa porte ouverte derrière lui.

*

Cette fois, c'en était trop. Frappé en plein par l'étonnement, Bob était demeuré immobile et inquiet devant le large rectangle sombre, essayant de discerner quelque chose au fond de ce couloir où semblaient tapis toutes les menaces de l'inconnu. La clarté de sa lampe ne parvenait pas à creuser ces ténèbres, et c'était à peine s'il parvenait à distinguer quelques vagues formes que leur imprécision rendait plus hostiles encore.

« Que se passe-t-il ? se demandait Bob qui, de toutes ses forces, luttait pour ne pas s'abandonner à l'inquiétude. Pourquoi Lord Bardsley, tout de suite après m'avoir appelé, fuit-il ainsi en laissant sa porte ouverte ? Lui qui, d'habitude, tire

plutôt deux verrous au lieu d'un pour protéger ses précieuses collections ! Décidément, cela sent de plus en plus le brûlé... »

Décidé à en avoir le cœur net, il s'avança dans le couloir pour aussitôt chercher, à l'intérieur du chambranle, un commutateur électrique qu'il trouva. La lumière envahit le large corridor, le révélant sous son aspect familier, avec ses meubles rares incrustés de nacre ou d'ivoire, son gigantesque lustre persan et son large escalier de marbre à rampe de fer forgé grimpant vers les étages. Rien n'y paraissait anormal, à part ce silence pesant, menaçant, qui prenait à la gorge, compressait la poitrine.

Bob se secoua et, mettant les mains en porte-voix de chaque côté de sa bouche, il cria :

— Chang !... Mammoud !... Sheila ! C'est le commandant Morane...

En réponse à ces appels, il n'y eut à nouveau que le silence, plus lourd, plus compact encore après avoir été brisé.

— Chang !... Mammoud !... Sheila !... cria encore Morane. Répondez-moi !... Répondez-moi !...

À nouveau le silence. Cette fois cela sentait le mystère à plein nez et Bob Morane, dont la curiosité était le péché mignon, résolut d'en savoir davantage. D'ailleurs, Lord Bardsley l'avait appelé à son secours, et il était tout à fait normal qu'il cherchât à savoir ce qui se cachait sous tout cela.

Se retournant, Bob ferma soigneusement la porte derrière lui, s'isolant ainsi de l'extérieur. Tout autre, à sa place, aurait hésité avant d'entreprendre la visite de cette grande maison silencieuse qui, il le savait, était pleine de coins d'ombre, mais il avait les nerfs solides et, au cours d'une existence passée à jouer à cache-cache avec la peur, il avait appris à la vaincre. Néanmoins, il regretta de n'être pas armé car, sans être, il s'en fallait de beaucoup, un forcené de la gâchette, et sachant que souvent douceur vaut mieux que violence, il n'était pas moins persuadé que, dans des situations semblables à celles où il se trouvait, un bon revolver peut se révéler un efficace, sinon agréable, compagnon de solitude.

Résolument, Bob, n'ayant pour armes que ses poings et son courage, entreprit d'explorer le rez-de-chaussée de la maison ; mais il eut beau le parcourir sur toute son étendue, il n'y

découvrit personne. Ni Chang, ni Mammoud, ni Sheila, les serviteurs asiatiques de Lord Bardsley, n'y étaient présents, et il semblait fort improbable qu'ils fussent sortis tous ensemble avec l'autorisation de leur maître. Bob comprit alors qu'il ne lui restait plus qu'à visiter la maison tout entière, ce qu'il résolut de faire. Regagnant le corridor toujours aussi désert et silencieux, il se mit à gravir l'escalier de marbre pour débouler sur le couloir du premier étage, couloir rempli de ténèbres. Mais Bob n'eut aucune peine à découvrir le commutateur et s'avança le long d'une double rangée de dragons et de chiens de Fo qui, par couples, gardaient chaque porte.

Morane avait un but précis : le bureau de Lord Bardsley qui, situé au fond du couloir, s'ouvrait sur le vaste jardin à l'arrière de la maison. La porte de ce bureau était gardée par deux armures mongoles en cuir bouilli. Bob l'ouvrit et fit de la lumière. La pièce qui s'offrit à lui était aussi vaste qu'une salle de bal, avec une large table de travail, une monumentale bibliothèque et des sièges à hauts dossier, le tout de style Renaissance. Entre ces meubles vénérables s'entassaient les plus précieux spécimens de l'art oriental : grands Bouddhas de bronze doré et poli par les mains des fidèles, jades aux profondeurs d'émeraude, statues khmères, déités hindoues aux multiples bras, aux têtes bourgeonnantes, aux tiaras ouvragées comme d'anciennes pâtisseries, paravents de Coromandel incrustés d'ivoire, de nacre et de jadéite, armes de toutes sortes, allant de l'antique épée de samouraï au khouttar hindou à poignée d'argent, en passant par les plus précieux cimeterres arabes et par les patàs aux gardes en forme de mains...

Mais le visiteur ne perdit pas de temps à contempler toutes ces merveilles, qui lui étaient d'ailleurs familières. Dès son entrée dans la pièce, son attention avait été attirée par ce corps inerte étendu près de la table. Ce corps que toute vie semblait avoir quitté et dans lequel il avait immédiatement reconnu Lord John Bardsley en personne.

II

Le corps qui gisait sur le plancher, à quelques pas à peine de Morane, était celui d'un homme d'une bonne cinquantaine d'années, au visage distingué, mais tanné par le soleil et couronné d'une chevelure châtain abondamment marquée de gris. Les moustaches épaisses et les sourcils broussailleux grisonnaient eus aussi. Debout, cet homme, qui portait une veste d'intérieur, devait être de haute taille et sa carrure puissante dénotait une force peu commune. Sans que le moindre doute ne fût possible, Bob reconnaissait en lui ce même Lord Bardsley qu'il venait, quelques minutes plus tôt à peine, de rencontrer dans la rue. Or, matériellement Lord Bardsley n'avait pas eu le temps de revenir dans son bureau pour, après s'être débarrassé de son *macfarlane* et avoir passé un vêtement d'intérieur, y trouver la mort.

Car le Français ne pouvait en effet douter que l'homme étendu à ses pieds ne fût mort. Il s'en était approché et, se baissant, il découvrit autour du cou des marques qui ne laissaient place à aucun doute : le malheureux avait eu le cou brisé par des mains redoutables.

« Qui peut avoir une force pareille ? se demanda Morane. Bardsley n'avait rien d'un enfant : c'était un véritable hercule et en outre la boxe et le jiu-jitsu n'avaient aucun secret pour lui. Cependant, il ne semble pas qu'il ait eu seulement le loisir de se défendre. Son antagoniste lui a brisé la nuque d'un seul coup, comme à un lapin... »

Devant le corps de cet homme qu'il avait bien connu, Bob se sentait, à son grand étonnement, saisi plus par l'incréduité que par le regret. Une fois encore, il se demanda comment il était possible que Lord Bardsley gise là, mort, alors qu'il venait de le croiser dans la rue. À sa connaissance, l'explorateur ne possédait pas de frère jumeau. Alors ? S'agissait-il d'une mascarade ? L'agresseur avait-il pris l'apparence de sa future

victime pour pouvoir s'introduire dans la maison, donner le change à ses habitants et perpétrer son crime ? Donner le change à ses habitants ?... À quels habitants ? Les domestiques étaient absents et il ne pouvait être question que Lord Bardsley lui-même fut dupe de ladite mascarade. Cette absence des domestiques n'était pas non plus sans intriguer Morane. Pourtant le fait qu'ils étaient tous trois des Asiatiques ouvrait d'inquiétantes perspectives.

— Tout ce qu'il me reste à faire, murmura Bob, c'est prévenir la police...

Il contourna la table et décrocha le combiné du poste téléphonique posé sur un coin. Il allait former le numéro de Scotland Yard sur le cadran quand il s'aperçut que la tonalité faisait défaut. Il reposa le combiné et, suivant du regard le fil qui, tel un mince serpent noir, rampait vers la muraille, il se rendit compte qu'il avait été arraché. « Toutes les précautions ont été prises, songea-t-il. Comme si, après sa mort, Lord Bardsley avait pu se lever pour appeler la police. Décidément, ces criminels ont de bien étranges façons d'agir. Ils engagent un sosie de Lord John pour tuer celui-ci. Ensuite, ils arrachent les fils téléphoniques tout à fait comme si les morts avaient l'habitude de demander l'horloge parlante. Pour finir, ils laissent la porte de la maison ouverte, comme s'ils voulaient que l'on découvre au plus vite leur forfait... »

Soudain, Morane se raidit. Un cri venait de retentir au-dehors, perçant telle une vrille le double écran du brouillard et de la nuit. C'était une plainte longuement modulée, qui n'avait rien d'humain et qui pourtant, cela ne faisait aucun doute, était poussée par un gosier d'homme : un cri capable de figer le sang dans les veines des plus braves. Ce cri, Morane l'avait déjà entendu à de nombreuses reprises, toujours dans des circonstances tragiques, et il comprit qu'une fois encore il allait devoir défendre chèrement son existence. Cet appel était celui des dacoïts, secte de tueurs hindous, mi-fanatiques, mi-professionnels, et l'homme dont avait parlé Lord Bardsley au téléphone, « Celui dont on ne peut prononcer le nom », en avait fait ses esclaves dévoués.

Et, brusquement, tout devint clair. Bob sut pourquoi on avait laissé la porte de la maison ouverte : parce qu'il était attendu. Pourquoi les fils du téléphone avaient été arrachés : non pas pour empêcher Lord Bardsley d'appeler la police, mais pour l'en empêcher, lui, Bob Morane. Il était pris au piège.

S'il devait garder le moindre doute à ce sujet, de nouveaux appels vinrent l'ancrer dans la certitude. Ils retentissaient un peu partout, devant la maison, derrière, de gauche, de droite, de dessus les toits. Les dacoïts l'entouraient de partout et, à la seule pensée d'avoir à affronter, les mains nues, ces êtres cruels et sans pitié, il ne put s'empêcher de frissonner.

*

Pas d'erreur, mon petit Bob, tu n'as pas ton pareil pour aller te fourrer dans la gueule du loup, c'est connu. Quand tu es venu ici, appelé par Lord John, tu savais à qui tu avais affaire et tu aurais fait preuve de sagesse en avertissant d'abord Scotland Yard. Mais non, toujours trop de confiance en toi. Un de ces jours, à vouloir jouer ainsi les loups solitaires, tu te feras croquer comme un agneau... Va falloir maintenant te débrouiller tout seul...

Tout en soliloquant ainsi à voix basse, Morane continuait à prêter l'oreille, mais aucun son ne lui parvenait plus, ce qui signifiait que les dacoïts n'allait plus larder à attaquer. Alors, que faire ? Appeler à l'aide ? Si ses appels étaient entendus, les voisins n'auraient garde de se montrer. Quand le *smog* règne sur Londres, tout le monde se calfeutre chez soi la nuit venue, car on ne sait jamais ce qui peut errer dans le brouillard. Quant aux cris des dacoïts, on les avait cru sans doute poussés par de mauvais plaisants. Ainsi, Bob était donc sûr de n'avoir aucun secours à attendre de l'extérieur. Dans cette énorme cité de plus de huit millions d'âmes, il était aussi isolé qu'au cœur d'un désert.

Cependant, Bob Morane n'était pas de ceux-là qui tendent la tête sous le couperet. Au contraire, il avait l'habitude de lutter jusqu'au bout. Si les dacoïts voulaient sa perte, il mettrait tout en œuvre pour les tenir en échec. Rapidement, il gagna la porte

du bureau, la ferma, donna un tour de clef et poussa le verrou. Ensuite, à l'aide d'un lourd banc de chêne calé entre le plancher et la serrure, il la bloqua de façon à ce qu'il eût fallu un bétier lourd, manié par plusieurs hommes, pour l'enfoncer. Ceci fait, Bob s'empara d'une pesante masse d'arme birmane, en argent niellé, suspendue à la muraille, et qui maniée par un poignet vigoureux comme le sien se révélerait un engin redoutable. Il éteignit alors la lumière et, dans les ténèbres, alla s'assurer que toutes les fenêtres étaient bien closes. Il baissa les volets mécaniques et, à tâtons, revint vers la table près de laquelle il s'assit, la masse d'arme posée sur les genoux, à attendre que ses ennemis se décidassent à déclencher l'offensive.

Durant combien de temps demeura-t-il ainsi, tous les sens aux aguets ? Dix minutes, un quart d'heure peut-être... Le silence était total et, pendant un moment, Morane crut que les dacoïts avaient renoncé. Cependant, il connaissait assez ses adversaires pour savoir qu'il n'en était rien, et les faits ne devaient pas tarder à venir prouver qu'il ne se trompait pas. En effet, dans le silence total, un bruit léger s'imposa.

C'était une sorte de frôlement semblable à celui qu'auraient pu produire des pieds nus ou chaussés de sandales légères râpant la brique. Avant tout, il lui fallait localiser ce bruit. Cela ne pouvait venir du dehors, sinon il ne l'eût pas perçu avec une telle précision. Pas question non plus que cela puisse venir de l'intérieur même de la pièce car, si quelqu'un d'autre s'y trouvait, il avait dû pénétrer d'une façon ou d'une autre. Or, toutes les issues étaient closes et Morane était certain que, quand il était entré dans le bureau, personne ne s'y trouvait, à part ce pauvre Lord Bardsley bien sûr.

Tout à coup, le Français sursauta. « La cheminée ! songea-t-il. La cheminée ! » Il prêta davantage l'oreille et, bientôt, il eut la certitude de ne pas se tromper. Derrière la table de travail se trouvait un gigantesque âtre, dans lequel il eût été possible de brûler des troncs d'arbres entiers ; de plus, comme dans toutes les vieilles maisons, les conduits servant au dégagement de la fumée devaient avoir une largeur suffisante pour livrer passage à un homme.

Un bras tendu devant lui, Bob s'avança à pas de loup en direction de la cheminée, pour s'arrêter seulement lorsqu'il sentit sous ses doigts le contact de la pierre rugueuse. Il prêta à nouveau l'oreille, et le bruit lui parvint de façon plus nette encore. Cette fois, il n'y avait pas à douter : quelqu'un descendait vers lui par la cheminée, et ce quelqu'un ne pouvait être qu'un dacoït. Ou plusieurs...

« De toute façon, songea Morane, il me faut me défendre. J'ai l'avantage sur mon ou mes ennemis de connaître leur position, tandis qu'ils ignorent l'endroit précis où je me trouve. » Il se recula légèrement, jusqu'à être adossé au montant de la cheminée. Là, il s'accroupit, tassé sur lui-même, se faisant aussi petit que possible. Dans la main droite, il tenait le manche de la masse d'arme, et dans la gauche sa petite torche électrique, dont il se tenait prêt à pousser le bouton de contact. Alors, patiemment, il attendit, calme mais cependant chacun de ses sens en éveil, chaque nerf tendu comme un ressort.

Chaque seconde, le bruit dans la cheminée devenait plus précis. L'ennemi se rapprochait, descendant lentement mais sûrement. Il ne devait plus être qu'à quelques mètres du Français, et celui-ci devina bientôt qu'il venait d'atteindre le foyer. Il y avait eu un rapide glissement et un léger choc sur le plancher : le choc produit par le poids d'un homme tombant silencieusement sur les pieds. Morane eut l'impression d'une ombre passant devant lui. Alors, il agit avec la précision, la rapidité d'une machine commandée par un mouvement d'horlogerie. Son doigt pressa le contact de la lampe et, presque en même temps, son bras droit, terminé par la masse d'arme, faucha l'air au ras du sol. La masse atteignit aux jambes l'homme qui s'écroula. Mais l'arme avait échappé à Morane. Il voulut la récupérer. Pourtant, il n'en eut pas le temps, car il avait compté sans la prodigieuse résistance du dacoït, entraîné comme tous ses semblables à subir les pires assauts. Déjà le scélérat, un Hindou vêtu de misérables vêtements européens, s'était redressé. Une longue lame brilla dans sa main gauche, et Bob eut juste le temps, en levant le bras droit, de bloquer le coup avant que le poignard ne le touchât. Son poing droit frappa le dacoït au plexus solaire. L'homme poussa un gémississement

sourd, se plia en deux et Bob n'eut plus qu'à l'achever d'un coup de tranchant de la main à la base du crâne.

Quand le dacoït ne bougea plus, Morane alla faire de la lumière. Alors, arrachant des embrasses de rideaux, il entreprit de ligoter solidement sa victime. Quand il eut terminé cette besogne, il se redressa, son attention attirée par de nouveaux bruits venant de la cheminée. Cette fois cependant, il ne lui fallut pas longtemps pour se rendre compte que les affaires se compliquaient, car ce n'était plus un seul homme qui maintenant descendait vers lui, mais plusieurs ; et il comprit qu'à moins d'un miracle il aurait bien du mal à leur échapper.

III

« Un miracle ! songeait Morane. C'est facile à dire... Comme si on en improvisait de cette façon !... »

Après avoir ligoté le dacoït, Bob avait gardé à la main sa torche électrique allumée. Il en promena le faisceau autour de lui, cherchant il ne savait quoi. Et c'est alors que le miracle, ou plutôt la révélation, se produisit. Le rond de lumière s'arrêta sur un grand bac de cuivre contenant des bûches de bois sec, longue chacune de cinquante centimètres environ et épaisse comme un bras d'homme. Son imagination fonctionnant déjà, le Français dirigea la lumière de la lampe vers la cheminée elle-même. C'était un foyer que l'on allume, sans qu'il soit besoin de papier ni de petit bois, à l'aide d'une prise de gaz s'ouvrant entre les chenets. Prêtant l'oreille Bob s'assura qu'il avait encore le temps de mettre son plan à exécution. D'après les bruits qu'il percevait au-dessus de lui, ses assaillants devaient encore se trouver à plusieurs mètres du bureau. En hâte il entassa les bûchettes, en les entrecroisant, dans l'âtre. Ensuite, avisant un gros briquet de fumeur posé sur un coin de la table, il l'alluma et, après avoir ouvert le robinet de la prise de gaz, il approcha la flamme du bec. Il y eut une petite explosion et, immédiatement, de hautes flammes bleues montèrent, léchant le bois qui, aussitôt, crépita et se mit à noircir en dégageant de la fumée. Les bûches étaient bien sèches et, en quelques secondes, elles commencèrent à brûler sous l'effet de l'intense chaleur dégagée par la combustion du gaz. Les lueurs de la flambée teintèrent de rouge l'intérieur du bureau, tandis qu'une fumée de plus en plus épaisse montait dans la cheminée. Au-dessus de lui, Bob entendit, dominant les crépitements du brasier, des cris témoignant de la surprise de ses adversaires. Il y eut un bref remue-ménage, des fragments de briques, de ciment et de la suie dégringolèrent dans les flammes, puis un bruit de fuite apprit au Français que les visiteurs indésirables refaisaient à

toute allure le chemin parcouru précédemment, n'ayant qu'une seule hâte : regagner au plus tôt les toits et l'air libre.

Dans la pénombre, Bob sourit de satisfaction.

— Tout dacoït qu'ils soient, murmura-t-il, ces chenapans n'ont pas la faculté de passer à travers les flammes. Ils viennent de le prouver...

Le sourire mourut sur ses lèvres, et ce fut avec sérieux qu'il continua, se parlant à lui-même :

— Mais je ne dois pas crier trop tôt victoire. Ces scélérats n'ont pas l'habitude de lâcher si facilement leur proie. De vraies sangsues !... Quant à leur maître, si je lui ai échappé jusqu'ici, ce n'est pas de sa faute... Avant longtemps, ils vont tenter de m'avoir d'une autre façon. Aucun doute là-dessus...

Il jeta un regard à la masse demeurée sur le plancher, et il conclut que ce n'était pas là une arme suffisante pour tenir tête à plusieurs agresseurs, décidés et experts dans l'art de manier le couteau connue l'étaient les dacoïts.

« Un coureur d'aventures de la trempe de Lord John Bardsley, songea Morane, devait bien avoir un revolver dans son bureau. Le tout est de le trouver... »

Ce fut dans le tiroir d'une commode qu'il découvrit le revolver en question : un Smith et Wesson de calibre 38, dont le barillet était plein, et qui était accompagné d'une boîte de cartouches. Bob glissa les cartouches dans sa poche et l'arme dans la ceinture de son pantalon. Ensuite, il marcha vers le dacoït, qui avait repris connaissance, et braqua la torche sur son visage. Sous la morsure de la lumière, l'homme ferma les yeux, pour les rouvrir presque aussitôt. Sur son visage sombre, aux traits farouches, aucune peur ne se lisait. C'était d'ailleurs tout juste s'il avait une expression humaine : un masque figé qu'aucun sentiment, semblait-il, ne devait jamais bouleverser. Un robot de chair, voilà ce qu'était cet homme ; un robot capable tout juste de penser dans le sens qu'on lui avait assigné, c'est-à-dire tuer. Voilà ce qu'étaient les dacoïts : des assassins professionnels auprès desquels les tueurs à gage de la pègre d'Europe et des États-Unis faisaient figure d'amateurs.

— Je suppose, mon vieux, dit Morane en faisant appel à tout ce qu'il connaissait d'hindoustani, que tu le rends compte de la

situation. Le moins que l'on puisse en dire, c'est que tu te trouves dans de bien vilains draps. Un homme a été tué dans cette pièce et tu es complice de son meurtrier. Cela ne fait aucun doute. Peut-être que, si tu voulais m'aider à échapper à tes petits copains, cela te vaudrait-il un peu de clémence de la part de la police.

Le dacoït sourit, montrant des dents pointues comme celles d'un fauve, mais noircies par le bétel.

— Les chiens rongeront tes os, maudit, se contenta-t-il de lancer avec mépris.

Morane haussa les épaules.

— Ce sera comme tu voudras. Les hommes de Scotland Yard se débrouilleront avec toi...

Il savait cependant que ni la police, ni personne n'arracherait le moindre renseignement au dacoït. On pourrait le cuisiner avec adresse, le torturer, le menacer de mort, il ne parlerait pas.

Un nouveau bruit attira l'attention de Bob. Cette fois, il ne venait pas de la cheminée où les bûches continuaient à flamber, mais de la porte dont on tournait la poignée avec précaution. Bien entendu, elle ne s'ouvrit pas. Des coups sourds l'ébranlèrent alors, comme si plusieurs hommes tentaient de l'enfoncer à coups d'épaules. Pourtant, elle tint bon, car ses battants étaient faits de chêne solide et ses gonds et ses verrous de bronze, le tout étant consolidé encore par le banc qui, placé par Morane sous la serrure, formait arc-boutant. Il faudrait assurément un lourd bâlier pour venir à bout de cet ensemble. Pourtant, Bob savait qu'il y avait à présent plusieurs hommes de l'autre côté du battant et qu'il leur serait aisé de trouver quelque part, dans cette vaste demeure, un objet pouvant justement faire office de bâlier. Il y avait, par exemple, cette vieille couleuvrine moyenâgeuse placée au sommet de l'escalier...

« Il me faut leur ôter l'envie de demeurer derrière cette porte ! songea Morane. Pour cela un seul moyen... »

Il tira le revolver de sa ceinture et, en pointant le canon vers la porte, pressa la détente à six reprises. Les balles firent sauter des éclats de bois en traversant les panneaux et, si aucun des hommes, de l'autre côté, ne parut être touché, un bruit de bousculade apprit au Français qu'ils s'écartaient

précipitamment. Les dacoïts étaient peut-être audacieux, voire téméraires, mais ils savaient qu'offrir la poitrine aux balles n'avait jamais servi personne.

— Si l'un de vous tente de pénétrer ici, cria Bob, tant pis pour lui ! J'ai plus de munitions qu'il n'en faut...

S'accroupissant derrière un lourd fauteuil, qui pouvait lui servir de bouclier au cas où ses ennemis tireraient à leur tour du couloir, Bob entreprit de recharger son arme. Quand ce fut fait, il attendit, prêtant l'oreille, mais aucun nouveau son ne lui parvint, et il eut bientôt la certitude que ses ennemis avaient renoncé à enfoncer la porte.

De longues minutes s'écoulèrent sans que rien ne se passât et Bob fut tenté de supposer que ses adversaires s'étaient découragés. Il n'en était rien pourtant, il le savait ; les dacoïts n'abandonnaient pas aussi facilement leur proie. Si des secours ne venaient pas du dehors, ils demeureraient là des heures, des jours, à le guetter, attendant que, sa vigilance se relâchant, ils puissent d'une façon ou d'une autre parvenir jusqu'à lui et l'exécuter ainsi qu'ils en avaient assurément reçu l'ordre.

« Si seulement je trouvais le moyen d'avertir la police mais comment. » En appelant au secours ? Pour cela il lui faudrait relever une des persiennes, ouvrir une fenêtre et courir le risque de servir de cible à l'un ou l'autre ennemi embusqué sur un toit voisin. Il n'était pas certain, en outre, que ses appels seraient entendus avec ce maudit *smog* qui ouatait les sons.

Une odeur à la fois âcre et douceâtre frappa ses narines. Il tourna à nouveau ses regards vers la porte, pour se rendre compte, à la lueur de sa torche toujours allumée, que de la fumée sourdait au ras du plancher.

— Tantôt j'ai voulu les enfumer, soliloqua-t-il à voix basse. À présent ils veulent me rendre la pareille... Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'ils manquent vraiment d'imagination...

Mais il lui fallut rapidement se détromper : ses adversaires ne manquaient justement pas d'imagination. L'odeur qui lui parvenait n'était pas seulement celle de la fumée ; il y avait autre chose. Et Bob comprit que ces fumigations étaient destinées à lui faire perdre connaissance. Peut-être à le tuer. Les êtres redoutables auxquels il avait affaire possédaient, il le

savait, le secret des plantes capables d'apporter le sommeil ou la mort. Déjà, il sentait la tête lui tourner, et une nausée lui porta le cœur à la bouche. Il se mit à tousser et ses yeux s'emplirent de larmes « La fenêtre ! Il faut que je parvienne à l'ouvrir avant qu'il ne soit trop tard... »

Déjà à demi inconscient, il se traîna vers l'extrémité de la pièce.

Quand il eut atteint l'une des croisées il entreprit de lever les persiennes mécaniques en se suspendant à la sangle qui, grâce à un système de poulies, permettait de les manœuvrer. Pourtant le soporifique, ou le poison, mêlé à la fumée qui envahissait la pièce était à ce point actif qu'il eut tout juste la force de relever les persiennes d'un mètre. Ayant presque perdu connaissance, il lâcha la sangle et se laissa retomber, le visage à hauteur de la fenêtre qu'il lui fallait encore ouvrir.

— Il faut que j'y parvienne ! gémit-il dans un sursaut d'énergie. Il faut que j'y parvienne !... Lève-toi donc, mais lève-toi donc !...

Pourtant ses jambes lui refusaient tout secours, et il comprit que jamais il n'aurait la force de se redresser pour atteindre l'espagnolette.

Ce fut plus par instinct de conservation que par volonté qu'il agit alors. Presque malgré lui, son bras gauche se leva et retomba. Son poing toucha violemment la vitre qui vola en éclats, laissant passer un flot d'air chargé de *smog*, mais qui cependant lui parût aussi délicieux qu'une brise de haute montagne, et qu'il se mit à aspirer à pleins poumons.

C'est alors qu'au loin monta le hurlement des sirènes.

*

Des coups violents ébranlaient à nouveau la porte, accompagnés d'appels que Bob entendait dans une demi-conscience.

— Commandant !... Ouvrez !... Mais ouvrez donc, commandant !...

Les effets des fumigations se dissipaien et, lentement, Bob retrouvait ses esprits. La première chose à laquelle il songea fut

que ses ennemis avaient seulement voulu l'endormir, sinon il serait mort à l'heure présente. Mais les coups continuaient à ébranler le battant et les appels à retentir.

— Commandant !... Ouvrez !... Ouvrez donc !... Soudain, le Français retrouva toute sa lucidité et, en même temps, une partie de ses forces. Il se redressa et, en titubant, marcha vers la porte en criant :

— Bill !... C'est toi, Bill ?... J'arrive !... J'arrive !... Il tira le verrou et, aussitôt, la porte s'ouvrit, pour livrer passage à une sorte de géant dont les lueurs du foyer accentuaient encore le roux de la chevelure. Déjà, Morane avait reconnu le nouveau venu.

— Bill !... Tout ce que l'on peut dire, c'est que tu arrives à point...

D'autres personnages avaient envahi la pièce, que la lumière électrique du plafonnier éclaboussa bientôt. Morane reconnut alors, en plus du géant roux, une demi-douzaine de *bobies* portant l'uniforme de Scotland Yard, et d'autres entraient sans cesse, entourant le dacoït prisonnier et le corps de l'infortuné Lord Bardsley.

— J'ai l'impression, commandant, dit Bill Ballantine en embrassant la scène du regard, que vous vous êtes fourré encore dans un fameux pétrin...

— C'est le moins que l'on puisse dire, Bill... Mais ce que j'aimerais savoir, c'est comment tu as fait pour arriver ici au bon moment, un peu comme l'Archange Gabriel suivi de ses divines légions.

— C'est simple, expliqua l'Écossais. Ne vous voyant pas à la gare, je me suis dis que le smog vous avait découragé, ce qui m'a, il faut l'avouer, un peu étonné de votre part, car il a toujours fallu autre chose qu'un peu de brouillard, même londonien, pour vous faire reculer. Bref, je suis allé aussitôt à votre hôtel où l'on m'a remis votre message. Quand j'en ai eu pris connaissance, je me suis dit : « Ou je me trompe fort, ou le commandant est encore allé se jeter tête baissée dans un guêpier ». Alors, j'ai fait ce que vous auriez dû commencer par faire : j'ai téléphoné à Scotland Yard, — et nous voilà... Sir Archibald sera ici dans quelques minutes...

De la main, Ballantine désigna le corps autour duquel s'affairaient les policiers, et il demanda :

— Lord Bardsley, n'est-ce pas ?

Morane hocha douloureusement la tête.

— Oui, Bill, Lord Bardsley... Du moins je le suppose... Je suis arrivé trop tard pour le sauver...

Le géant avait sursauté.

— Vous n'êtes pas sûr que ce soit Lord Bardsley ?... Ça par exemple !... Personnellement, je l'ai rencontré une fois seulement et je le reconnaissais indiscutablement... Il me suffit de voir quelqu'un durant quelques minutes pour ne plus jamais oublier ses traits...

— Je sais que tu es physionomiste Bill, interrompit Morane. Pourtant, en ce cas, s'il existe réellement deux Lord Bardsley, comment savoir où est le bon ?

À nouveau, Ballantine sursauta et il considéra son ami avec inquiétude, comme s'il le soupçonnait d'avoir perdu la raison.

— Deux Lord Bardsley ? fit-il avec inquiétude. Ah ! ça ! commandant, est-ce que... ?

— Est-ce que je deviens fou, c'est cela que tu me demandes, n'est-ce pas, Bill ? fit Morane. Je crois qu'avant de pousser plus loin, il serait temps de l'expliquer...

Mais Morane n'eut pas le loisir d'expliquer quoi que ce fut. Un nouveau personnage, encadré de deux *bobies* taillés comme des lutteurs professionnels, venait de faire irruption dans la pièce. C'était un gentleman d'une cinquantaine d'années, grand et distingué, habillé avec élégance et qui portait le chapeau Eden comme seul un Anglais ou, mieux encore, un Londonien sait le faire. Cet homme n'était autre que Sir Archibald Baywatter, commissioner de Scotland Yard.

Il se précipita sur Morane et lui serra la main en disant :

— Je suis heureux de vous retrouver sain et sauf, Bob. Quand Bill m'a appris, par téléphone, de quoi il s'agissait, j'ai pendant un moment eu peur pour vous...

— Comme vous voyez, Sir Archibald, répondit le Français, je m'en suis tiré cette fois encore, mais tout juste...

Le visage du policier était grave.

— Ainsi, fit-il, IL est revenu... Bob hocha la tête affirmativement.

— Tout porte à le croire, en effet. Qui donc, à part lui, emploierait des dacoïts ?

Sir Archibald s'était avancé vers la dépouille mortelle de Lord Bardsley, que les photographes de l'identité judiciaire étaient en train de mitrailler de leurs flashes. Au bout d'un moment, le chef du Yard se tourna vers Morane en hochant la tête de haut en bas.

— Il n'y a pas à douter, fit-il. C'est bien Lord John Bardsley. Je l'ai rencontré à différentes reprises et...

Le policier s'interrompit, demeura un instant songeur puis demanda encore :

— De quoi est-il mort ?

— D'après ce que j'ai pu me rendre compte, répondit Bob, il a eu les vertèbres cervicales brisées...

À ce moment un petit homme, coiffé d'un chapeau melon, au col dur à coins cassés, et qui n'était autre que le médecin légiste, se mêla à la conversation.

— Les vertèbres cervicales brisées, répétait-il en enchaînant sur les paroles de Morane, c'est bien cela monsieur le commissaire, mais brisées par des mains possédant une puissance extrême...

— Un homme ? interrogea Sir Archibald.

Le chapeau melon se balança de gauche à droite.

— Peut-être, peut-être, mais en tout cas cet homme-là devait posséder des mains d'acier. Presque un gorille, surtout que, à en juger par la carrure de la victime, celle-ci devait être de taille à se défendre. Pourtant son agresseur ne lui en a même pas laissé le temps... Couic, comme un poulet...

Sir Archibald Baywatter se tourna à nouveau vers Morane et hocha douloureusement la tête, en disant :

— Pauvre Bardsley ! Avoir vécu une existence aventureuse comme la sienne, passé à travers mille dangers et finir ainsi, assassiné, dans son bureau, à Londres. Une fin presque aussi déshonorante pour lui que s'il était mort dans son lit...

— Oui, dit Bob. Reste à savoir si ce malheureux est bien Lord Bardsley...

Comme tantôt Bill Ballantine, Sir Archibald sursauta violemment et un étonnement intense passa dans ses yeux bleus.

— Que voulez-vous dire, Bob ? Auriez-vous le moindre doute quant à l'identité de la victime ?

— Je ne sais, expliqua Morane. Apparemment, cet homme est bien Lord Bardsley. Pourtant, quand je vous aurai expliqué, vous admettrez qu'il me reste un doute...

Rapidement le Français mit le policier au courant des événements qui s'étaient produits depuis son départ de l'hôtel jusqu'à l'intervention de Bill Ballantine. Quand il eut terminé, Sir Archibald Baywatter fit la grimace.

— Je comprends votre incertitude, dit-il. Ce même Lord John Bardsley, que vous avez croisé dans la rue et qui a fui en voiture, vous le retrouvez ici quelques minutes plus tard, et mort. Selon toute évidence, il ne peut s'agir du même homme. Donc, à moins que Lord John n'ait eu un frère jumeau, ce qui n'est pas, ou un sosie, l'un des deux est un imposteur.

— Voilà qui est bien pensé, approuva Morane. Quant à la présence des dacoïts, elle prouve que nous avons bien affaire à l'adversaire auquel nous pensons, à cet homme que Lord John, en me téléphonant, appelait « Celui dont on ne prononce pas le nom ». Je puis même affirmer qu'il n'y a aucun doute là-dessus. Pourtant, il nous reste à en faire la preuve...

Se détournant, Bob s'approcha du dacoït toujours ligoté et que les policiers avaient assis de force dans un fauteuil. Se penchant sur le scélérat, Morane l'empoigna par la chemise, qu'il déchira largement, découvrant une poitrine brune sur laquelle un tatouage livide se détachait clairement. C'était la reproduction, assez précise, d'un masque de démon tibétain, à l'expression grimaçante et sur le front duquel était gravée une série de caractères indéchiffrables.

Lord Archibald, qui s'était penché par-dessus l'épaule de Morane, ne put retenir une exclamation.

— La marque de l'Ombre Jaune !

À son tour, Bill Ballantine parla d'une voix sourde, en serrant les poings.

— Ming !... Toujours lui !... Ce monstre ne nous laissera donc jamais en paix ?...

IV

Ce Monsieur Ming, plus connu de tous les services secrets du monde sous le pseudonyme d'Ombre Jaune, était un Mongol d'une intelligence supérieure, tournée vers le mal, et dont la prodigieuse puissance équivalait à celle d'une grande nation, faisait trembler depuis plusieurs années la civilisation sur ses bases. Le mouvement qu'il dirigeait, la Vieille Asie, avait pour but de faire rétrograder le monde, de rendre aux hommes le goût de la nature en dehors de toute mécanisation, de toute science qui, selon Ming, les conduisaient à leur perte. Cette théorie eût été défendable si, pour parvenir à ses fins, le Mongol n'avait eu justement recours à cette science qu'il voulait détruire, et aussi à tous les crimes. Puisque l'humanité ne semblait pas prête à le suivre, il voulait l'y forcer par la terreur, la convertir malgré elle. Le meurtre, le chantage, l'esclavage, l'extermination en masse étaient les armes qu'il employait quotidiennement, et c'était pour cette raison que Morane avait depuis longtemps entrepris de lutter contre lui. Aidé par Bill Ballantine et Sir Archibald Baywatter, le Français s'était, à de nombreuses reprises et avec des chances diverses, heurté au redoutable personnage, qu'il n'avait cependant jamais réussi à vaincre tout à fait, car la ruse, la puissance et aussi l'intelligence de l'Ombre Jaune étaient prodigieuses. Elle affirmait être le dernier descendant des empereurs de la dynastie Ming, d'où son nom, et se disait immortelle, ce qui n'était peut-être pas une vantardise, car Bob et ses amis la savaient, par expérience, capable de prolonger son existence par des moyens scientifiques dont elle seule possédait le secret.¹

¹ Lire : *La Couronne de Golconde* – *L'Ombre Jaune* – *La Revanche de L'Ombre Jaune* – *Châtiment de l'Ombre Jaune* –

Le dernier épisode de la lutte opposant Morane, Bill Ballantine et Sir Archibald d'une part et l'Ombre Jaune de l'autre s'était terminé, pour Bob et ses amis, par une demi-victoire, puisque Ming venait de se manifester à nouveau, plus redoutable que jamais.

Après les événements qui précèdent, Bob Morane, Bill Ballantine et Sir Archibald Baywatter s'étaient retrouvés dans le bureau de ce dernier, à Scotland Yard. Les visages des trois hommes étaient graves, et ils étaient demeurés longuement silencieux, assaillis par de terribles pensées qui leur faisaient entrevoir le proche avenir sous un jour des plus sombres.

— Ainsi, répéta Sir Archibald. IL est revenu...

Morane hocha la tête connue quelqu'un qui, sentant le tranchant d'un couperet sur sa nuque, lente de s'y soustraire.

— Nous ne pouvons douter, fit-il d'une voix sourde. IL est revenu. Tout dans l'aventure que j'ai vécu aujourd'hui est dans sa manière : les deux Lord Bardsley, alors que nous savons de façon certaine qu'il n'en existe qu'un, le piège qui m'a été tendu et aussi les dacoïts portant la marque du monstre tatouée sur la poitrine.

— Pas de doute, en effet, dit à son tour Bill Ballantine. Lors de son dernier voyage en Asie Centrale, Lord John a surpris quelque chose concernant l'Ombre Jaune. Celle-ci, l'ayant appris, a fait suivre Bardsley jusque Londres par ses dacoïts. Se sentant menacé, le malheureux explorateur aura voulu vous mettre au courant de son secret. C'est pour cela qu'il vous a téléphoné afin que vous avanciez la visite prévue. Hélas ! vous êtes arrivé trop tard...

— Oui, dit Bob, je suis arrivé trop tard. Peut-être que, si le *smog* ne m'avait pas retardé, j'aurais pu sauver la vie de Lord John... Jamais, sans doute, nous ne saurons ce qu'il voulait me dire...

Le Français demeura un instant songeur, puis, au bout d'un moment, il reprit :

Le Retour de l'Ombre Jaune ; Marabout Junior n°142, 150, 158, 162, 182.

— Bien entendu, ce que tu viens de dire, Bill, n'est que suppositions. Pourtant, si tout s'est bien passé comme tu l'imagines, un point reste obscur. Quel était cet homme qui ressemblait à Bardsley comme un frère jumeau et que j'ai croisé dans la rue ? Que venait-il faire là ?

— Si vous voulez mon avis, commandant, c'est ce mystérieux sosie lui-même qui a tué Lord John. N'oubliez pas que le meurtrier, pour avoir ainsi raison d'un tel athlète, devait posséder lui-même une force redoutable. Or, souvenez-vous que, d'après ce que vous nous avez raconté, quand vous avez voulu aborder dans la rue celui que vous preniez pour l'explorateur, il vous a bousculé avec violence, manquant de vous précipiter sur le sol. Quand on sait que vous-même n'êtes pas une mauviette...

— Probablement as-tu raison, Bill, reconnut Morane. Quand l'individu en question m'a bousculé, j'ai eu l'impression d'être frappé par un bétail. La force de ce gaillard devait au moins égaler la tienne, voire la dépasser, ce qui n'est pas peu dire... En outre, je le vois très bien tordant le cou à Bardsley. Ce n'était d'ailleurs pas là le travail de dacoïts, car ceux-ci se seraient servis de leurs poignards ; les thugs, eux, dont se sert parfois Monsieur Ming, auraient fait usage d'un *rhumal*² pour étrangler leur victime...

Le Français s'interrompit et demanda à l'adresse d'Archibald Baywatter :

— Qu'en pensez-vous, commissaire ? Jusqu'alors, le chef de Scotland Yard avait gardé le silence et était demeuré pensif. À la question de Morane il releva la tête.

— Ce que j'en pense, Bob ? fit-il. Ce serait difficile à dire. Il est fort possible que tout se soit passé comme vient de le supposer notre ami, pourtant il nous faudrait des preuves... Une chose seule est certaine : nous, avons bien une fois de plus affaire à Monsieur Ming. Tout est dans sa manière, comme vous venez de le dire. Et, quand j'y pense, la mort de Lord Bardsley me rappelle deux cas semblables survenus à Londres il y a quelques semaines à peine. Dans les deux cas, un homme avait

² Garrot dont se servent les thugs.

été assassiné et des témoins avaient affirmé avoir aperçu le défunt après l'heure de sa mort. Or, chaque fois, la victime était un expert dans les affaires asiatiques : d'une part, Sir Audrey Slippers, ex-consul d'Angleterre à Pékin ; d'autre part, un gros antiquaire spécialisé dans les arts d'Extrême-Orient, Cedric Wilde...

— Tout cela est en effet fort troublant, dit Morane. Il faudrait donc supposer que ces hommes, qui en connaissaient trop, mettaient en danger la sécurité de l'Ombre Jaune, qui n'hésita pas à les faire disparaître... Ce ne serait pas la première fois que ce démon agirait ainsi...

À ce moment, Bill Ballantine poussa un grognement d'impatience et lança d'une voix bourrue :

— Bon !... Nous avons à nouveau affaire à Monsieur Ming, voilà un fait acquis. Reste à savoir comment le combattre et, s'il est à Londres, entrer en contact avec lui pour essayer cette fois de le vaincre définitivement... N'oublions pas que, s'il sait où nous nous trouvons et, assurément, fait surveiller chacun de nos faits et gestes, nous n'avons pas, nous, la moindre piste qui nous permette de remonter jusqu'à lui...

— Vous oubliez le dacoït que nous avons fait prisonnier, Bill, remarqua Sir Archibald.

— Il ne parlera pas, vous le savez bien, dit Bob. Même si vous le torturiez...

— Il n'est pas dans nos méthodes d'employer la torture, coupa Baywatter. Pourtant, il nous reste un moyen de tirer les vers du nez à notre prisonnier : le sérum de vérité. Je sais... Je sais... Cela pourra vous choquer, car il n'est pas dans les habitudes de la police anglaise d'employer un tel procédé car nous nous refusons à violer la conscience d'un individu, fût-ce un criminel. Pourtant, dans ce cas, pouvons-nous hésiter ? D'une part un dacoït, presque une bête fauve, capable de tous les crimes, tuant pour le plaisir de tuer ; de l'autre, des milliers de vies humaines, ou davantage, que nous pourrons préserver si, finalement, nous réussissons à détruire la puissance de l'Ombre Jaune. Que feriez-vous à ma place ?

— À votre place, commissaire, lança Ballantine, j'aurais depuis longtemps donné sa dose de scopolamine à ce maudit dacoït...

— Je pense, en effet, que ce serait la seule solution, fit Morane avec un peu de réticence. Après tout, Ming nous a une fois de plus déclaré la guerre, et si nous voulons vaincre...

La main de Sir Archibald Baywatter claqua sur le bureau.

— Eh bien ! fit-il en se levant brusquement, il sera dit que, pour la première fois aujourd’hui, Scotland Yard fera usage du sérum de vérité. Pour la première fois... et la dernière j’espère... Si vous voulez me suivre, mes amis, nous ne tarderons sans doute pas à savoir ce que notre dacoït a dans la tête...

*

Le médecin légiste se détourna du dacoït ligoté sur une chaise et, sa seringue vide à la main, dit à l’adresse de Sir Archibald :

— Il est donc bien entendu, sir, que j’ai fait ceci sur votre ordre exprès...

— Vous avez ma parole, Illoggsby, répondit, le commissioner avec un peu d’impatience. D’ailleurs, soyez sans crainte : tout ceci sera sans suite, car j’ai moi-même demandé l’autorisation de mes supérieurs, qui me l’ont donnée. Il y a des moments où il est bon de lever certains tabous, quand par exemple le sort de la nation, voire de l’humanité tout entière, en dépend...

Le médecin légiste se retira et Sir Archibald, Bob Morane et Bill Ballantine demeurèrent seuls face au dacoït, dans le bureau poussiéreux situé au dernier étage d’un des immeubles du quai Victoria. Déjà, la drogue devait commencer à faire son effet car le prisonnier semblait se détendre, tandis que ses yeux clairs, jusqu’alors remplis de haine, perdaient toute expression pour devenir étonnamment fixes. De longues minutes s’écoulèrent encore, dans un silence total, puis le chef du Yard jeta un coup d’œil à sa montre. Il hocha la tête et dit :

— Je crois que nous pouvons commencer...

À son ton, Morane et l’Écossais eurent l’impression qu’il allait commettre une mauvaise action, et cela n’étonnera pas

ceux qui connaissent les méthodes extrêmement courtoises de la police anglaise qui, toujours, se fait un point d'honneur à ne pas attenter, par quelque moyen de persuasion que ce soit, à l'intégrité morale des inculpés, il avait vraiment fallu que l'Ombre Jaune fit à nouveau peser une menace sur la capitale britannique pour qu'une entorse soit faite à cette règle sacro-sainte.

À présent, le dacoït devait avoir perdu conscience, pourtant il demeurait les yeux ouverts et fixes, tous les traits de son visage, ses membres détendus, comme isolé du monde matériel qui l'entourait. Sir Archibald se pencha vers lui et, en hindoustani, langue qu'il avait apprise jadis, alors qu'il servait comme colonel dans l'armée des Indes, demanda :

— Qui est votre maître ?

Le prisonnier dodelina doucement de la tête, comme s'il eût voulu répondre, mais qu'une force supérieure à la sienne l'en empêchait.

— Qui est votre maître ? demanda encore Baywatter. Répondez-nous sans crainte. Ici, il ne peut rien contre vous...

Nouveau dodelinement de tête du dacoït qui, presque tout de suite après, se décida brusquement à répondre :

— C'est Lui... Celui dont on ne prononce pas le nom...

— Vous voulez dire Monsieur Ming ? demanda encore le chef du Yard.

L'autre eut un signe affirmatif.

— Oui... Celui dont on ne prononce pas le nom...

— Comment et par qui Lord Bardsley a-t-il été tué ?

L'Hindou eut un signe négatif et murmura :

— Je ne sais pas... Je ne sais pas... Pas des dacoïts... Pas des dacoïts...

Sir Archibald insista :

— Comment se fait-il qu'il y ait eu deux Lord Bardsley sur place. Est-ce l'un d'eux qui a tué l'autre ?

Nouveau signe négatif du prisonnier qui répéta :

— Je ne sais pas... Je ne sais pas...

Il s'interrompit durant un bref moment, puis reprit enlevant légèrement la voix :

— C'est Son secret... Son secret... Lui seul sait...

Archibald Baywatter et ses compagnons comprirent que si, malgré l'action du sérum de vérité, le dacoït affirmait ne rien savoir sur la mort de Lord Bardsley, c'est qu'il en était ainsi. Il était donc inutile d'insister dans ce sens et le chef de Scotland Yard n'insista pas, préférant changer l'orientation de son interrogatoire plutôt que perdre du temps en vaines questions.

— Puisque Monsieur Ming est votre chef, vous savez où on peut le trouver, fit Sir Archibald sur un ton affirmatif.

Le prisonnier perdit soudain l'impassibilité qu'il avait gardée jusqu'alors. Tout son corps se tendit, comme s'il voulait se libérer de ses liens, et il secoua la tête avec véhémence.

— Je ne sais rien, jeta-t-il. Je ne sais rien...

— Si, vous savez, appuya le policier. Nous sommes certains que vous savez...

L'Asiatique demeura silencieux, se contentant de continuer à se débattre. Puis, progressivement, il s'apaisa ; son corps retomba et retrouva la même mollesse que précédemment.

— Dites-nous où nous pouvons trouver votre maître, fit encore Baywatter.

Les lèvres du dacoït remuèrent et ce fut, cette fois, avec résignation qu'il balbutia :

— Je vais vous dire... Je vais vous dire... Il habite au numéro 32 de Barnabo street... Barnabo street...

Le commissaire se redressa en poussant un rugissement de joie.

— Au 32 Barnabo street !... Nous le tenons !...

— Pas si vite, commissaire, ne put s'empêcher de faire remarquer Ballantine. N'oubliions pas que nous avons affaire à l'Ombre Jaune et qu'avec elle il ne faut jamais crier trop vite victoire...

Mais l'Anglais n'écoutait pas. Il s'était jeté sur le téléphone intérieur, avait décroché pour demander à son correspondant dès qu'on lui répondit :

— Pouvez-vous me dire où se trouve Barnabo street ?

Il y eut un moment d'attente puis, quand on l'eut renseigné, Sir Archibald dit simplement :

— C'est dans Poplar ?... C'est bien ce que je pensais... Notre homme affectionne ce genre de quartier...

Et, aussitôt, il enchaîna à l'adresse de son correspondant :

— Qui est de garde à la Brigade Spéciale, cette nuit ?...³
L'inspecteur Wharton ?... Parfait... Passez-le-moi...

Quelques secondes plus tard, Sir Archibald était mis en communication avec ledit inspecteur Wharton. Il lui parla longuement et, quand il eut terminé et raccroché, il se tourna en se frottant les mains vers Morane et Bill Ballantine.

— Jusqu'ici tout est parfait, dit-il. Wharton est sans doute déjà en train de mettre notre dispositif de sécurité en place et, si Ming se trouve bien à Barnabo street, il ne nous échappera pas.

— À moins, dit Morane, que ce déploiement de forces n'éveille sa méfiance. Il doit avoir des espions placés un peu partout dans le quartier et, à la moindre alerte, pfuit ! plus personne. Monsieur Ming s'adaptera les ailes de sept lieues et jouera la fille de l'air...

Le visage d'Archibald Baywatter se rembrunit et il fit la moue.

— Vous avez raison, Bob, dit-il. Avec l'Ombre Jaune, on ne prend jamais assez de précautions... Mais je suppose que vous avez un plan...

Le Français hocha la tête affirmativement.

— Oui, commissaire, dit-il, j'ai un plan... À mon avis, vos hommes devraient se déguiser soit en marins, en ouvriers ou en clochards. Bien entendu, qu'ils soient armés. Je sais que cela n'est pas non plus dans les règles du Yard, mais il ne faut pas oublier que nous avons affaire à Ming et à ses acolytes. Ce ne sont pas des adversaires comme les autres... Pendant que vos hommes surveilleront le quartier, Bill et moi, déguisés également, essaieront de nous introduire, soit par la cave, soit par les toits, au 32 de Barnabo street, et vous vous tiendrez prêts à accourir au premier coup de sifflet...

— Si je comprends bien, commandant, intervint Ballantine, c'est nous qui, une fois encore, irons nous jeter dans la gueule du Ming... Nous en avons échappé tant de fois que, un jour ou

³ Pour obtenir des renseignements sur l'organisation de la police londonienne, lire : *Les Secrets de Scotland Yard*, par Michel Duino ; Marabout Junior n°85.

l'autre, nous finirons par y rester... Il est dangereux de tenter trop souvent le sort...

— Je sais Bill, je sais, reconnut Morane, mais comment agir autrement ?... Mieux que quiconque, nous connaissons notre adversaire, ses habitudes, ses tics, ses faiblesses aussi... D'autres échoueraient là où, nous, nous avons une chance de réussir...

— C'est exact, approuva Sir Archibald. Si l'Ombre Jaune craint quelqu'un, c'est bien vous, Bob, et vous aussi, Bill. Vous l'avez vaincu déjà à plusieurs reprises et il est fort possible que la seule pensée que vous puissiez le vaincre une fois encore, et peut-être définitivement, le mettra en état d'infériorité. N'empêche que je suis un peu de l'avis de Bill : il ne faut pas éternellement tenter le sort... Pourtant, si vous voulez malgré tout mettre votre plan à exécution, je ne vois pas très bien comment je vous en empêcherais...

Morane haussa les épaules avec fatalisme.

— Ce ne sera pas la première fois, dit-il, que Bill et moi servirons d'appât à l'Ombre Jaune, un peu à la façon de chèvres que l'on offre au tigre. Cette fois, certes, nous pouvons y rester, mais ce n'est pas certain, car les chèvres, ne l'oubliez pas, commissaire, possèdent des cornes bien acérées...

V

Barnabo street était situé dans un bien étrange quartier, au cœur de Poplar et non loin des West India Docks, qui barraient de leurs vastes étendues d'eau la boucle de l'Isle of Dogs où, dit-on, par certaines nuits, errent encore les spectres des chiens du palais de Greenwich, qui avaient jadis leurs chenils en cet endroit. Étrange quartier a-t-on dit, composé de taudis, de ruines et de maisons neuves. Les taudis dataient d'avant la guerre ; les ruines étaient l'œuvre des VI allemands ; et les maisons nouvelles étaient celles que, depuis, on avait rebâties sur ces mêmes ruines. Pourtant, les bombes volantes n'avaient pas détruit tous les taudis et les constructeurs n'avaient guère encore accompli partout leur œuvre de rénovation. Il restait toujours bien des pans de mur solitaires, des caves-pièges ouvertes sous la végétation folle qui repoussait aussitôt que détruite, des maisons aux toits déchirés, aux fenêtres aveuglées par des planches, aux portes barricadées. Monde désolé où, seuls, la nuit tombée, couraient les rats venus des docks proches et les chats errants qui les chassaient. Au-delà, d'un côté, c'étaient les ruelles sombres des quartiers misérables hantées par les marins ivres, les faux-mendiants et les *hooligans* de toutes sortes. De l'autre côté, la blancheur insultante et pourtant précaire des quartiers neufs.

C'était à travers cette zone équivoque que Morane et Bill Ballantine s'avançaient à présent, les mains dans les poches et titubant tels des matelots ayant abusé de whisky ou de cet alcool de riz de mauvaise qualité, nommé *choum-choum*, que l'on sert dans les bouges chinois de Limehouse. Les deux amis avaient revêtu de vieux vêtements chiffonnés et sales, et il eût fallu savoir qui ils étaient pour les reconnaître sous ce déguisement.

Le brouillard s'était un peu levé, ce qui donnait à l'endroit un aspect plus sinistre encore, les maisons rainées, lépreuses, faisant songer à de monstrueuses entités infernales entourées

de fumée. Quelques fenêtres allumées, yeux jaunes et aveugles ouverts sur la nuit, et aussi les cris des chats, éclatant tels des ricanements de démons, complétaient l'illusion.

Tout autre que Bob Morane et Bill Ballantine aurait sans doute hésité avant de s'engager à travers ce quartier quasi-désert, où ne pouvaient errer que des chenapans en quête de quelque mauvais coup, mais nos deux amis en avaient vu bien d'autres, et ils n'étaient pas hommes à se laisser impressionner par l'atmosphère peu rassurante des lieux, ou à avoir peur d'hypothétiques coupe-jarrets. La présence possible, sinon certaine, des complices de l'Ombre Jaune les impressionnait bien davantage, mais ils savaient également que, depuis une heure, les rues voisines de Barnabo street avaient été discrètement envahies par les agents de la Brigade Spéciale. On ne les voyait pas, certes, mais ils étaient là : clochards sommeillant, entourés de vieux journaux, dans l'encoignure des portes, ivrognes cuvant leur alcool au bord d'un trottoir ou contre une muraille, miséreux traînant leur détresse le long des ruelles désertiques. Tout ce monde discret, le brouillard le dissimulait, mais il pouvait dissimuler également les acolytes de Monsieur Ming et cela n'était pas pour rassurer Bob et son compagnon qui, à aucun moment, ne cessaient de serrer la crosse des revolvers glissés dans la poche de leurs mauvais imperméables. À chaque instant, ils s'attendaient à ce que retentisse l'appel des dacoïts mais, seuls, les chats, se battant entre eux, se faisaient entendre.

Avant de partir en expédition, Morane et l'Écossais avaient étudié avec soin leur chemin sur un plan détaillé de la capitale, et c'était avec une quasi-certitude qu'ils se dirigeaient vers Barnabo street. Ils marchaient depuis une demi-heure environ, quand Bill, cessant de massacrer la ballade écossaise qu'il sifflait aussi faux que possible, murmura :

— J'ai l'impression, commandant, que nous ne sommes plus loin du but à présent...

— C'est exact, Bill, dit à son tour Morane à voix basse. Il serait temps de redoubler d'attention...

Ils firent encore quelques pas, tournèrent un coin et débouchèrent dans Barnabo street. C'était une artère située à la limite du no man's land des ruines.

L'une de ses extrémités se perdait parmi les taudis ; l'autre conduisait au quartier neuf. Le numéro 32 avait été localisé avec précision sur un plan cadastral. Il s'agissait d'une maison encore relativement en bon état mais inhabitée depuis la guerre. Son propriétaire avait été tué dans un *blitz* et, depuis, aucun héritier ne s'était manifesté. La bâtisse pouvait donc parfaitement servir de repaire nocturne à l'Ombre Jaune.

Les deux amis s'arrêtèrent devant la maison voisine, le numéro 30, à laquelle portes et fenêtres manquaient. Ils jetèrent un regard autour d'eux, mais nulle part ils ne distinguèrent la moindre présence humaine. Si les agents de la Brigade Spéciale et les hommes de Ming se trouvaient quelque part, ils étaient bien cachés. Quant au 32, il n'offrait qu'une grande façade aveugle que ne trouait aucune lumière.

— Si l'on essayait de trouver un coin tranquille pour roupiller un brin, mon vieux Smoky ? dit Morane d'une voix normale mais avec un affreux accent irlandais. Si je continue à marcher avec tout ce que j'ai dans la soute à pétrole, je vais tomber aussi raide...

— T'as raison Flip, dit à son tour Ballantine. Pour moi aussi ça commence à tourner drôlement...

L'Écossais s'interrompit puis, désignant de la main le numéro 30, il continua :

— Entrons là... Trouverons bien des débris de bois pour allumer un feu. Ça nous aidera à supporter cette maudite purée de pois qui vous pénètre jusqu'aux os...

Le faux Flip éclata de rire, pour constater :

— Pas à dire, t'as toujours raison, Smoky ! Mais peut-être qu'il serait dangereux d'allumer du feu avec ce qu'on a avalé comme benzine ce soir. Y suffirait d'ouvrir un peu trop la bouche près d'une flamme pour exploser... Enfin, on peut risquer le coup...

Et, comme le numéro 30 n'avait plus ni portes, ni fenêtres, il leur fut aisé de s'y introduire. Ils se rendirent compte alors que tout ce qui restait de la bâtisse étaient quatre murs, sans toit,

sans plancher, ni rien, et entre lesquels le brouillard avait pénétré. Précautionneusement, tâtant devant eux, du bout du pied, le sol couvert de gravats, ils avancèrent de quelques pas, pour s'immobiliser bientôt au bord d'un trou noir.

— Les caves, murmura Ballantine. Puisqu'il nous est difficile de gagner le 32 par les toits, cette bicoque n'en ayant plus, peut-être serait-il possible d'emprunter le chemin des sous-sols, à condition bien sûr que ceux de cette maison communiquent avec la voisine...

— Cela n'aurait rien d'extraordinaire, fit Morane. En effet, pendant le blitz, on a fait communiquer beaucoup de caves entre elles de façon à pouvoir, durant les bombardements, passer d'une maison à l'autre et ainsi échapper à l'ensevelissement... Allons jeter un coup d'œil en bas...

Tout en parlant, le Français s'était allongé à plat ventre au bord du trou et, tirant de sa poche une torche électrique, il fouillait les ténèbres d'un rayon lumineux. Sous lui, il distingua un sol sec couvert de gravats.

— À peine trois mètres, constata-t-il, et pas d'eau. Nous pouvons y aller...

Après avoir jeté autour d'eux des regards attentifs pour se rendre compte s'ils n'étaient pas surveillés, les deux amis, armé chacun d'une lampe, se laissèrent glisser par l'ouverture et retombèrent légèrement sur le sol en contrebas. Se redressant, ils promenèrent les faisceaux de leurs luminaires autour d'eux. Seuls, quelques lambeaux de *smog*, pareils à des écharpes de mousseline sales, avaient pénétré dans la cave, et ils purent à leur aise embrasser du regard l'ensemble des lieux. C'était un vaste caveau au plafond voûté. Dans un des murs, du côté du numéro 32, un trou assez large pour livrer passage à un homme bâit.

— Je ne me suis pas trompé, fit Morane avec un accent de triomphe. Les deux maisons communiquent...

Ils s'avancèrent vers l'ouverture et, de l'autre côté, la lumière de leurs lampes leur révéla une cave assez semblable à celle où ils se trouvaient, mais de dimensions plus réduites. Il leur suffisait d'un pas pour passer au-delà de la brèche. Cependant, ce pas ils hésitaient à le faire. Quels dangers les attendaient

passé ce mur ? Jusqu'alors, tout avait bien marché. Les dacoïts de Monsieur Ming ne s'étaient pas manifestés, pas plus que les policiers de Sir Archibald d'ailleurs, et c'était justement ce calme qui inquiétait les deux amis. Ou bien l'adresse que le dacoït leur avait donnée était fausse, et cela en dépit du sérum de vérité, et il était alors tout à fait normal que les hommes de l'Ombre Jaune ne se soient pas montrés : ou bien l'adresse était la bonne et alors, logiquement, ces mêmes hommes eussent dû révéler leur présence depuis un certain temps déjà.

Pourtant, il leur fallait prendre une décision, car ils n'étaient pas venus jusque-là pour renoncer à la dernière minute.

— Allons-y ! jeta Morane.

Après avoir mis revolver au poing, ils se glissèrent par l'ouverture et gagnèrent la cave voisine. Celle-ci, déserte, était en effet nettement plus petite que celle qu'ils venaient de quitter, et Ballantine ne put s'empêcher de remarquer :

— Ce caveau n'occupe assurément pas tout le sous-sol de la maison qui, vue du dehors, m'a paru fort grande, quinze mètres de façade au moins. Et cette cave en mesure à peine huit sur huit...

— Peut-être existe-t-il deux caves séparées, auxquelles on accède par des escaliers différents. De toute façon, nous ne tarderons pas à être édifiés. Explorons la maison en nous tenant prêts à tout moment à siffler pour avertir les hommes de la Brigade Spéciale...

Silencieusement, marchant sur la pointe des pieds, les deux hommes se dirigèrent vers un escalier s'ouvrant à leur droite. Au bas des marches, ils prêtèrent l'oreille, attentifs au moindre bruit, mais aucun son ne leur parvint. La maison semblait réellement déserte. Alors, s'enhardissant, ils se mirent à grimper l'escalier, pour déboucher dans une vaste entrée sur laquelle donnaient les pièces du rez-de-chaussée. Pourtant, ils eurent beau explorer celui-ci, puis le premier étage, le second et enfin les combles, ils ne découvrirent personne. Toutes les chambres qu'ils visitèrent étaient vides, sans meubles. Les papiers des murs pendaient en lambeaux, les plafonds rongés par la pluie dégoulinant du toit percé s'écroulaient, et ce qui restait des planchers était vermoulu.

— J'ai l'impression, dit Ballantine, que nous avons fait buisson creux, pas plus d'Ombre Jaune ici, ni de trace de son passage, que de laitues au pôle Nord...

Morane fit la moue.

— Tu as raison, Bill. Pas de doute là-dessus : nous avons fait buisson creux...

Il haussa les épaules et continua :

— Nous n'avons plus rien à faire ici... Filons...

Ils redescendirent l'escalier et, comme ils allaient atteindre le rez-de-chaussée, ils s'immobilisèrent soudain. Sous eux, venant d'une pièce donnant sur le corridor d'entrée, un bruit de voix avait retenti, encore imprécis mais assez distinct cependant pour que Bob et son compagnon puissent mettre un nom sur cette voix. C'était celle de Monsieur Ming.

Bob Morane et Bill Ballantine s'étaient arrêtés sur l'avant-dernière marche, prêtant l'oreille. À ce qu'il leur semblait, la voix venait d'une pièce du rez-de-chaussée dont ils avaient laissé la porte ouverte. Pourtant, quelques minutes plus tôt, cette pièce était vide, ils en étaient certain.

Le premier moment de stupeur passé, ils pouvaient maintenant comprendre distinctement les paroles de l'Ombre Jaune, qui disait en hindoustani :

— Vous êtes des incapables ! Je vous avais ordonné de venir à bout de ce diable de commandant Morane. Vous étiez vingt contre un, et armés, alors que lui ne l'était pas et, malgré cela, vous avez échoués... Vous serez châtiés... Vous m'entendez, vous serez châtiés...

Selon toute évidence, Ming reprochait à ses dacoïts leur échec de la même nuit, alors que Bob se trouvait isolé dans la maison de Lord Bardsley.

— Il faudra sans retard réparer cet échec, continuait le Mongol.

Les deux amis avaient échangé un regard et, revolver au poing, marchant sur la pointe des pieds, ils se coulèrent vers la porte de la pièce où retentissait la voix. Celle-ci disait encore :

— Vous allez vous rendre à l'hôtel où habite le commandant Morane, et je veux qu'avant deux heures d'ici, il ait disparu du

nombre des vivants... Avant deux heures d'ici... C'est bien compris ?...

À nouveau, Bob et son ami échangèrent un regard. Si l'Ombre Jaune parlait ainsi, c'est qu'elle ne les savait pas là. Ils avaient échappé à la vigilance des gardes placés dans les environs. Sans doute l'écran du *smog* les avait-il servi. Ainsi, ils allaient jouir du bénéfice de la surprise et ils entendaient bien en profiter sans retard.

Ballantine avait glissé entre ses lèvres un sifflet à roulettes, avec lequel il devait prévenir les hommes du Yard au moment où ils tiendraient Ming et ses complices sous la menace de leurs revolvers. Du menton, Morane désigna la pièce et, leurs lampes électriques braquées, ils y firent irruption brusquement. Pourtant, une nouvelle surprise les attendait : comme tantôt, ladite pièce était vide. Autour d'eux, il n'y avait que des murs nus au papier pendant en lambeaux, au plâtras écaillé.

Cependant, la voix de l'Ombre Jaune continuait à retentir, venant de nulle part semblait-il. Elle disait :

— Et, pour me prouver que vous avez bien rempli votre mission, vous m'apporterez la tête du commandant Morane. À moins qu'il ne nie l'apporte lui-même... Ah ! Ah ! Ah !...

Cet éclat de rire tira soudain Bob et Bill de leur surprise. La dernière phrase entendue venait de les renseigner sur la situation.

— Filons, commandant ! jeta Bill. Nous sommes tombés dans un piège...

Les deux amis voulurent regagner la porte, mais ils n'en eurent pas le loisir. Ils se trouvaient au milieu de la pièce et, soudain, le sol manqua sous eux. Bill eut le temps de se rejeter en arrière, mais Morane, lui, n'eut pas cette chance. Battant des bras, il tomba dans le puits noir que le plancher truqué venait d'ouvrir sous ses pieds. Ce fut tout juste s'il put entendre, au-dessus de sa tête, le sifflet à roulettes de Bill, qui fonctionnait comme celui d'une locomotive affolée.

La chute ne fut pas longue, huit, dix mètres peut-être. Alors qu'il s'attendait à s'écraser sur le sol, Morane plongea dans une eau glacée, s'enfonça, toucha un fond fait de boue gluante, puis remonta pour atteindre la surface. Tout autour de lui, c'étaient

les ténèbres car, en tombant, il avait laissé échapper sa torche électrique qui, de toute façon, se serait éteinte. L'eau dans laquelle il se débattait était visqueuse et une odeur forte de vase et de pourriture s'en échappait.

« Je dois être dans un vieil égout, songea-t-il. J'aurais dû penser que cela m'arriverait. Avec Ming, il y a toujours un égout ou des ruines quelque part. Le personnage ne se plaît que dans des endroits pareils, comme une bête de la nuit qu'il est... »

Le Français leva la tête mais, la trappe dans laquelle il avait été précipité s'étant refermée sur son passage, il n'aperçut aucune lumière au-dessus de lui.

« Me voilà dans de beaux draps, songea-t-il encore. Essayons de nous accrocher à quelque chose pour pouvoir à loisir envisager la situation. Si je suis bien dans un canal d'égout, il y a peut-être une corniche qui le longe. »

Il se mit à nager mais, au bout d'une dizaine de mètres, il n'avait encore rencontré la moindre muraille. Il comprit alors qu'il devait progresser dans l'axe du canal. Il obliqua et, au bout de quelques brasses, ses mains rencontrèrent un mur de pierres suintantes. Pourtant, il eut beau tâtonner au-dessus de sa tête, il ne trouva pas la corniche qu'il cherchait. Finalement cependant, il découvrit un anneau scellé, auquel il se suspendit. « Le mieux que j'aie à faire, songea-t-il, c'est de rester là, à attendre. Si Bill a réussi à se mettre en contact avec les hommes du Yard, on ne tardera pas à venir jusqu'à moi. Pour cela, il suffira d'enfoncer la trappe là-haut et de descendre avec une échelle de corde. Bien sûr, cela ne va pas être gai de demeurer ici dans le noir, presque complètement immergé dans cette eau, dont le moins que l'on puisse dire c'est qu'elle est plutôt froide et qu'elle ne sent pas bon. Et puis, il doit y avoir des rats... »

Bob se mit à rire silencieusement, puis il songea encore : « Je sais maintenant pourquoi la cave de la maison, là-haut, nous avait paru trop petite. Le reste des sous-sols a été sacrifié pour aménager ce puits qui devait servir de sortie de secours à l'Ombre Jaune, à l'époque où il occupait l'endroit. En ce qui me concerne, ledit puits a tout simplement servi de piège... »

Il ne put réfléchir davantage car, à sa gauche, une lumière avait brillé, se rapprochant sans cesse. Bientôt, il put distinguer

une petite barque dans laquelle se tenaient plusieurs hommes. L'un d'eux, à l'avant, brandissait un fanal, tandis que les autres maniaient des gaffes.

Le canot s'arrêta à la hauteur de Morane et ce dernier se rendit compte que ses occupants étaient des Hindous vêtus de mauvais vêtements européens. À la ceinture de l'un d'eux, Bob vit même briller un poignard. « Des dacoïts ! pensa-t-il. Ce sont des dacoïts !... »

Déjà, des mains l'avaient saisi, et la pointe d'un couteau se posa sur sa gorge. Il fut hissé à bord de la barque et, sans même qu'il eût la possibilité de se défendre, on lui lia les pieds et les mains. Quand ce fut fait, les dacoïts reprirent leurs gaffes et l'embarcation, toujours éclairée par le fanal, repartit dans la direction d'où elle était venue, le long du collecteur.

Bob Morane comprit alors avec angoisse qu'il était prisonnier de Monsieur Ming.

VI

Durant une demi-heure peut-être, la navigation se continua à travers les canaux des vieux égouts, dans un silence presque total troublé seulement par le bruit des gaffes remuant l'eau et la fuite des rats le long des murailles. Les dacoïts ne prononçaient pas une seule parole, leurs visages sombres rendus plus farouches encore par la lumière dansante du fanal qui accusait les ombres. Et, comme Bob ne se sentait nulle envie de faire la conversation, ni de poser des questions, certain qu'il était de ne pas obtenir de réponse, il se taisait lui aussi.

Finalement, d'autres bruits troublerent le silence : des beuglements encore atténues par la distance mais qui, rapidement, devaient se préciser. Bob comprit alors qu'il s'agissait des sirènes des remorqueurs se frayant un chemin à travers le brouillard, et il sut que l'on devait approcher de la Tamise. Il ne se trompait pas car, bientôt, une grille barra le passage à la barque, une grille derrière laquelle régnait l'ouate grisâtre du *smog*. L'étrave de l'embarcation heurta les barreaux, puis la grille pivota en grinçant sur ses gonds. Un coup de gaffe poussa le canot dans le fleuve et le dacoït qui se tenait à l'avant lança un appel en hindoustani. Quelques secondes s'écoulèrent, à l'issue desquelles l'œil laiteux d'un projecteur perça le brouillard, tandis qu'un bruit de moteur se faisait entendre, tout proche. La forme longue et puissante d'un canot automobile vint se ranger contre la barque et des mains vigoureuses, s'emparant de Morane, le forcèrent de passer d'un bateau à l'autre. Il fut jeté sans ménagement sur un plancher métallique et, presque aussitôt, le moteur ronfla à nouveau, tandis que le canot s'ébranlait.

« Ces gens-là sont fous de s'aventurer sur la Tamise dans une purée de pois pareille, songea le Français. S'ils heurtent un remorqueur, on est bon pour le plongeon, et je ne tiens pas à prendre un bain forcé dans cette eau froide avec les pieds et les

poings liés... » Bien entendu, il se rendait compte que seul, pour le moment, un tel accident lui permettrait d'échapper aux hommes de Ming... Échapper noyé ?... Ce n'était pas une solution, et il espérait bien trouver tôt ou tard une occasion meilleure.

D'après ce que le prisonnier pouvait en juger, on s'était écarté de la rive gauche du fleuve pour se diriger, en coupant le courant en diagonale, vers la rive droite. « Sans doute, songea encore Morane, notre destination est-elle Woolwich, ou tout point situé au-delà. » Pour le moment, il ne pouvait se livrer qu'à des conjectures. Tout ce qu'il savait, c'était qu'il était prisonnier de l'Ombre Jaune, et le reste n'était que détails superflus. À Woolwich ou ailleurs, son sort ne serait de toute façon pas enviable.

La navigation se continua durant trois quarts d'heure environ, au risque d'une collision toujours possible. Par bonheur, les remorqueurs qui, pour des raisons obscures, sillonnaient le fleuve à cette heure de la nuit, avaient tons soin d'actionner leurs sirènes de brume, ce qui diminuait de beaucoup ces risques de collision.

On toucha la rive droite quelque part à la limite de Woolwich et de Greenwich. Là, une voiture attendait les hommes de l'Ombre Jaune et leur prisonnier pour les emmener vers le sud, et ce fut une longue randonnée à travers les rues désertes, silencieuses, que seul le *smog* occupait de son énorme présence.

D'après ce que Bob pouvait en juger maintenant, on devait se diriger vers Rochester. On ne devait pas aller jusque-là d'ailleurs puisque, bien avant Dartford, la voiture tourna à droite et s'engagea dans un chemin carrossable mais qui, à en juger par les cahots, ne devait plus être entretenu depuis pas mal de temps. On traversa un parc mal entretenu lui aussi et l'on s'arrêta devant une énorme bâtisse victorienne à perron, et en bien piteux état. Aucune lumière ne brillait à ses fenêtres barricadées et, sous la clarté des phares, sa large façade ravagée apparaissait, à travers le voile du brouillard, tel un visage de très vieille femme qui tente de maquiller ses rides sous une couche épaisse de poudre de riz.

À demi-porté, à demi-trainé, ses pieds entravés lui refusant tout service, Bob Morane fut tiré de la voiture. On lui fit traverser de vastes corridors, on le hissa au sommet d'escaliers monumentaux. Le premier étage ressemblait au rez-de-chaussée, le second étage au premier et ainsi de suite jusqu'au troisième, où les escaliers monumentaux s'arrêtaient pour faire place à une simple jetée de marches assez raides, qui aboutissaient à une trappe pratiquée dans le plafond du corridor central.

Seule, une lampe à pétrole éclairait chaque étage, mais suffisamment pour que Bob pût se rendre compte, que la bâtisse était aussi délabrée à l'intérieur qu'à l'extérieur. C'était le type parfait du castel abandonné par son propriétaire à cause des trop grosses charges qui lui incombaient. Peut-être également l'ancien propriétaire était-il mort et ses héritiers s'étaient-ils désintéressés de cette maison vétuste, trop grande et difficile à chauffer. Pourtant, en dépit de ce délabrement, quelque chose y indiquait la présence constante d'êtres humains. Quelque chose... Mais quoi ? Il y avait déjà ces lampes à pétrole fixées à la muraille, et puis un air, une chaleur presque, qui indique en tout lieu le voisinage des hommes.

Mais Bob Morane ne se trouvait pas là pour philosopher. On l'avait hissé sur l'escalier menant à la trappe, qui avait été soulevée, et il fut poussé dans un vaste grenier, forêt d'énormes poutres à peine équarries qu'encombrait un véritable capharnaüm d'objets hétéroclites allant de l'armure moyenâgeuse, en pièces détachées, à la maquette de caravelle qui n'avait jamais été achevée, en passant par des piles de livres, de vieilles malles ouvertes sur les plus invraisemblables trésors, de vieux mannequins, des poupées auxquelles la tête ou une jambe manquait, des haltères, une machine à ramer d'un modèle ancien, une antique bicyclette au guidon en accroche-cœur...

En tout autre moment, Morane aurait bondi de joie à un tel spectacle et il se fut mis immédiatement à fouiller parmi toutes ces merveilles pour y découvrir, en enragé collectionneur qu'il était, la pièce rare – l'anneau de Salomon par exemple, ou la

molaire de Bouddha, eu encore quelque précieux palimpseste oublié là par un illettré criminel.

Mais ce n'était pas le moment de s'abandonner à sa passion de fouineur. On ne lui en aurait pas laissé le temps d'ailleurs, car il y avait quelques minutes à peine qu'on l'avait introduit dans le grenier que, déjà, il se trouvait suspendu par les poignets à l'une des poutres maîtresses, ses pieds ne touchant pas le sol. Les dacoïts l'entouraient, levant vers lui leurs yeux vides, où ne passait aucune expression humaine. Sans leurs vêtements en loques et leur morphologie, on aurait pu les prendre pour une bande de loups guettant une proie. Mais Bob savait que le danger ne venait pas de ces fanatiques, du moins pas tout de suite. S'ils avaient voulu le tuer, ils l'auraient fait depuis longtemps et, s'ils voulaient le faire à présent, ils n'auraient pas pris la peine de le suspendre. « À moins, songeait-il, qu'ils ne veuillent me prendre pour cible afin de s'entraîner au lancement du couteau... »

Le Français n'eut pas le loisir de réfléchir plus longtemps à la précarité de sa situation, car un nouveau personnage venait de faire irruption dans le grenier. Seule, une lampe à pétrole éclairait l'individu, mais Morane reconnut néanmoins tout de suite le nouveau venu. C'était un homme de haute taille, aux épaules un peu voûtées, portant une veste noire, haut boutonnée, et un col dur de clergyman. De ses manches, des mains énormes, véritables battoirs où devait résider une force prodigieuse, sortaient telles des crabes de leurs trous. Une de ces mains, Morane le savait, était postiche, ce qui ne l'empêchait d'ailleurs pas d'être aussi puissante, d'accomplir avec facilité tous les mouvements, des plus élémentaires aux plus précis, que si elle eut été vraie. Mais ce qui, surtout, dans le personnage, retenait l'attention, c'était le visage : une face mongoloïde, aux pommettes exagérément saillantes et à la peau olivâtre, surmontée par un crâne chauve, monstrueux, brillant tel une énorme bille de vieil ivoire. Les yeux, on ne les distinguait pas dans la pénombre régnant dans le grenier, mais Bob savait qu'ils étaient couleur d'ambre ; d'incroyables prunelles fauves, dont le seul regard plongeait quiconque dans la torpeur.

Cet homme n'était autre que le terrible Monsieur Ming, alias l'Ombre Jaune.

Les bras croisés, le Mongol s'était planté devant Bob Morane toujours suspendu par les poignets à sa maîtresse poutre, et il le toisa. Ensuite, il éclata de rire, un rire que le Français ne connaissait que trop bien et qui, toujours, était annonciateur de catastrophes.

— Ainsi, fit l'Ombre Jaune quand son hilarité se fut calmée, me revoilà en présence de ce fameux commandant Morane. Décidément, je ne puis faire un pas sans que vous ne soyez là, attaché à moi tel un fauve à sa proie. Malheureusement pour vous, la proie se change trop souvent en fauve, et c'est vous qui alors faites les frais de l'aventure...

Bob essaya de sourire, mais il ne put que grimacer à cause de la douleur de ses poignets entamés par les cordes.

— Vous avez eu, vous aussi, votre part de revers, Ming. Ne l'oubliez pas...

Le grand Mongol hocha la tête avec condescendance.

— Je le reconnaïs, fit-il, je le reconnaïs... Vous êtes un rude adversaire, commandant Morane, et tout autre que moi aurait définitivement perdu la partie devant votre courage et votre acharnement. Mais voilà, c'est à moi que vous avez eu affaire, à moi, l'Ombre Jaune, et cela explique que vous vous trouvez une nouvelle fois en mon pouvoir...

Et en mauvaise posture, c'était le moins que l'on pouvait en dire, car Bob se savait à la merci de son adversaire. Pourtant, malgré la précarité de sa situation, il ne pouvait s'empêcher de se poser des questions auxquelles, au cours de la nuit, il n'avait trouvé aucune réponse. En effet, lorsque Bob avait, pour la dernière fois, rencontré Monsieur Ming en Asie, celui-ci avait été, en compagnie d'un de ses doubles devenu fou, englouti sous une avalanche dans l'Himalaya. Comment pouvait-il alors se retrouver là, à Londres, ne paraissant avoir nullement souffert ? Bien sûr, il y avait la machine à fabriquer des copies conformes, machine mise au point par le prodigieux génie scientifique du Mongol, et qui à la mort de celui-ci, par un système compliqué de relais, créait automatiquement un nouveau Monsieur Ming, en tout point semblable au premier. Pourtant, à l'époque, ce

duplicateur était détraqué ce qui avait d'ailleurs mis l'Ombre Jaune en difficulté et risqué de compromettre son œuvre démoniaque en lui opposant un second Ming qui lui ressemblait comme un frère, mais qui était atteint de folie. Fallait-il supposer que l'extraordinaire personnage, dont la science égalait la ruse et la féroce, avait réussi à mettre de l'ordre dans tout cela ?⁴

Mais le Mongol semblait avoir lu dans les pensées de son prisonnier.

— Vous vous demandez assurément, fit-il avec un sourire découvrant des dents de loup, comment, enseveli sous des tonnes de neige, j'ai pu revenir sans être flanqué d'un second moi-même atteint de démence. Eh bien ! je vous dois une explication... Quand l'avalanche m'engloutit, je fus tué sur le coup et, immédiatement, le petit émetteur d'ondes que je porte sans cesse à la base du cerveau donna l'ordre au relais le plus proche de fabriquer un second moi-même. Quand j'eus repris vie, avec toutes mes qualités physiques et mentales, et aussi ma mémoire, je n'eus qu'une idée : m'assurer si une seconde copie conforme, mais du dément cette fois, n'avait pas été elle aussi fabriquée. Si cela n'était pas, deux solutions s'offraient : ou bien le duplicateur s'était remis en état de lui-même, ce qui m'aurait étonné ; ou bien mon double dément n'était pas mort. Je regagnai donc le plus rapidement le lieu de l'avalanche, que j'atteignis après plus d'une semaine de route. Là, je fis fouiller la neige par des montagnards tibétains. Tout d'abord, on retrouva *mon* propre corps broyé. Ensuite, on découvrit le dément. Comme je l'espérais, il avait survécu, une poche d'air alimentée de l'extérieur par de minuscules fissures lui ayant permis de respirer, tandis que le froid interne, en suspendant les fonctions vitales, le mettait en état d'hibernation... Il vous est sans doute aisé de deviner le reste. J'amenaï le rescapé dans mon repaire du Tibet et là, après avoir mis hors circuit le générateur d'ondes du dément, je supprimai purement et simplement ce dernier. Par la suite, il ne me resta plus qu'à remettre le duplicateur en état...

⁴ Voir *Le retour de l'Ombre Jaune*, Marabout Junior n°182.

— Je vois que vous n'êtes jamais à court d'idées et que, en plus, la chance est pour vous, Ming, jeta Morane avec hargne.

À nouveau, le terrible rire du Mongol résonna.

— La chance, commandant Morane ?... Mais je la dirige à ma guise car, vous devez le savoir, je suis aussi magicien...

— Comme le diable ! lança Bob avec colère. Mais, vous, il ne suffit pas d'un peu d'eau bénite pour vous chasser... Qu'allez-vous faire de moi ?

L'Ombre Jaune hocha la tête.

— Ce que je vais faire de vous ?... Depuis le début de cette nuit, où j'ai eu connaissance de votre présence à Londres et de votre intention d'aller visiter ce pauvre Lord Bardsley, j'avais réglé votre sort. Le temps d'évacuer cette maison où, durant mon dernier et court séjour en Angleterre, j'avais installé mon quartier général, et vous resterez seul, suspendu à cette poutre comme vous l'êtes en ce moment. Dans une demi-heure environ...

Le monstre s'interrompit et ricana silencieusement.

— Dans une demi-heure, compléta-t-il, les charges de T.N.T. placées dans les caves exploseront, faisant de cette bâtie des ruines dont les restes seront dévorés par l'incendie. Ainsi on ne retrouvera rien de vous... Vous m'entendez, rien... Et personne ne sera jamais certain de la mort de Bob Morane. Personne à part moi, bien entendu...

Le Mongol s'interrompit à nouveau et fixa narquoisement le captif, pour continuer ensuite :

— Ainsi, vous pensiez, vos amis et vous, me tenir à votre merci parce que vous aviez capturé un de mes hommes auquel vous aviez administré le sérum de vérité. Mais il y a une chose, que vous avez oubliée : le petit poste émetteur-récepteur que, jadis, certains de mes collaborateurs portaient incrusté au niveau de la dure-mère. Depuis, j'ai généralisé cet usage, bien pratique il faut l'avouer, et, quand le dacoït vous a parlé du numéro 32 de Barnabo street, c'était moi qui dictais cette adresse à son subconscient. Ainsi je vous ai tendu un piège et vous y avez donné tête baissée.

Ce fut à peine si Morane entendit les dernières paroles de son ennemi. Tout ce qui comptait pour lui, c'était la proximité de la mort.

— Pourquoi ne me tuez-vous pas tout de suite ? demanda-t-il. Pourquoi ce délai d'une demi-heure, alors qu'il suffirait d'un coup de poignard en plein cœur de l'un de vos tueurs à gages...

Ming haussa les épaules et répondit :

— C'est que, voyez-vous, commandant Morane, je suis dans mon genre un sentimental. Jadis, vous m'avez sauvé la vie et, au cours de la longue lutte qui nous a opposés, j'ai en outre appris à honorer le rude combattant que vous êtes. Je suis aussi joueur, persuadé, je dois l'avouer, de finir toujours par gagner. C'est pour ces raisons que je vous laisse encore une chance. Ce ne sera en effet pas sans un léger regret que je vous saurai mort. N'êtes-vous pas mon meilleur ennemi ?

On eût dit que l'Ombre Jaune attendait une réponse à ces paroles et, comme elle ne venait pas, il continua :

— Donc, je vous laisse une dernière chance. Si, dans une demi-heure, vous n'êtes pas parvenu à vous arracher à la situation... heu... plutôt précaire dans laquelle vous vous trouvez en ce moment, boum, vous disparaîtrez en fumée... Et, en admettant même que vous ayez réussi à vous libérer, je vous laisse à l'étage inférieur un gardien dont vous me direz des nouvelles et dont la personnalité, assurément, aura tout pour vous surprendre... Pour ma part, il me reste une dernière formalité à remplir cette nuit. Ensuite, je quitterai l'Angleterre.

— Allez donc au diable, Ming ! jeta Morane avec colère. Si je meurs, il y aura bien quelqu'un tôt ou tard qui se chargera de vous faire payer vos scélératesses. Vous avez tort de vous prendre pour un dieu. Vous n'êtes qu'un homme, un peu plus génial et monstrueux que les autres peut-être, mais un homme quand même...

Écartant ses larges mains en un geste d'impuissance, l'Ombre Jaune conclut :

— C'est triste, commandant Morane, de vous voir animé de telles intentions à mon égard. Vraiment, j'aurais aimé que nous nous quittions, sinon amis, du moins en meilleurs termes...

Enfin, ce sera vous qui l'aurez voulu... Bonne chance, commandant Morane.

Ming se détourna et, suivi de ses dacoïts, traversa le grenier. Quelques secondes plus tard, ils avaient tous disparu par la trappe qui se referma, et Bob demeura seul, suspendu à sa poutre comme un jambon fumé, mais pas aussi indifférent, il s'en fallait de beaucoup, car chaque instant qui s'écoulait le rapprochait de la fatale échéance.

VII

« Une demi-heure, songeait Morane avec angoisse. Une demi-heure... »

Sous lui, le bruit des pas de Monsieur Ming et de ses complices avait cessé de se faire entendre, pour être remplacé par un autre bruit de pas, unique celui-là. Une marche lourde qui ébranlait le plancher du corridor, à l'étage inférieur, où quelqu'un allait et venait tel un ours en cage. Sans doute s'agissait-il là de ce gardien dont avait parlé l'Ombre Jaune... Mais Morane ne perdit pas de temps à se demander qui il était, ni pourquoi, comme l'avait affirmé Ming, il avait tout pour le surprendre. Comme si, de la part du Mongol il ne fallait pas s'attendre à tout, surtout au pire !

Pour Morane, une seule chose comptait d'ailleurs pour l'instant : se tirer de la précaire situation dans laquelle il se trouvait. Il ne pouvait espérer aucune aide du dehors ; donc il lui faudrait s'en sortir par ses propres moyens.

Il leva la tête vers la poutre à laquelle il se trouvait accroché. « Si seulement je pouvais parvenir à me jucher là-dessus ! Je serais dans une position bien plus propice pour me libérer... » Puis il pensa à nouveau : « Pourvu que le marcheur de l'étage d'en dessous ne vienne pas m'interrompre ! »

Tirant sur ses bras, il se mit en devoir d'imprimer à son corps un mouvement de balancement de droite à gauche que, des jambes, il accentua encore. Cela dura de longues minutes. Tel un gigantesque pendule, Morane se balançait sans cesse plus haut, rapprochant ses pieds, successivement à gauche et à droite, de la poutre. Ces mouvements lui coûtaient chaque fois une grande douleur aux poignets, entamés par la corde, et il sentait le sang couler le long de ses bras, mais il ne s'en souciait guère. Il n'avait qu'une pensée : atteindre la poutre à tout prix. De cela dépendait probablement son salut.

Bientôt, Bob crut le moment venu d'essayer de s'accrocher à la solive. Il savait devoir réussir du premier coup, sinon il briserait son élan et devrait tout recommencer, ce dont il n'aurait sans doute pas la force. Ses poignets le faisaient de plus en plus souffrir ; une douleur à présent lancinante, qui se transmettait jusqu'aux épaules. Et, soudain, il se décida à agir. Comme ses pieds se trouvaient à quelques centimètres à peine de la poutre, il eut un brusque coup de reins qui lui fit accomplir un demi-retournement. Sa jambe gauche, lancée très haut, passa par-dessus la poutre sur laquelle elle retomba. Allait-il tenir ? Il sentit sa jambe glisser lentement, mais son talon s'accrocha à l'arête de chêne, arrêtant net ce mouvement de glissade.

Durant quelques secondes, le Français demeura immobile et haletant, le torse suspendu dans le vide et le ventre collé à la solive. Le tout était à présent de consolider cette position. Lentement alors, il posa les mains sur la poutre, aussi loin que le lui permettait le mou de la corde. Les ongles incrustés dans le bois dur, il se hissa davantage, centimètre par centimètre, millimètre par millimètre. Finalement, il se trouva à cheval sur la poutre autour de laquelle il fit tourner la corde de façon à ce que le nœud enserrant ses poignets fût à portée de sa bouche. À l'aide des dents, il entreprit alors de se libérer. Long travail, et douloureux aussi, car les torons de chanvre étaient durs et fort serrés, et plus d'un y aurait laissé quelque canine ou incisive. Par bonheur, Morane avait été doté par dame nature d'un râtelier à toute épreuve et, finalement, les cordes tombèrent et il se retrouva libre. Il se redressa et s'assura que les blessures de ses poignets ne possédaient pas de gravité réelle. Seule la chair était entamée, mais aucune artère, aucune veine, aucun tendon n'avait été touché. Il put alors sauter silencieusement sur le plancher.

« À présent, voyous à quoi ressemble le gardien d'en bas. S'il n'est pas trop coriace – ce qui m'étonnerait ! – j'aurai encore le temps de quitter cette bâtie avant le l'eu d'artifice promis par Ming. »

À pas feutrés, il se coula vers la trappe et, se couchant à plat ventre, la souleva lentement, jusqu'à ce qu'il pût jeter un regard dans le corridor inférieur.

Tout d'abord il ne vit rien. « Serait-il parti ? » se demanda-t-il. Question superflue, car le bruit de pas lourds continuait à se faire entendre avec plus de netteté à chaque seconde. Il était évident qu'au moment où Bob avait soulevé la trappe, le gardien se trouvait à l'autre bout du corridor et qu'il revenait à présent sur ses pas. Bientôt, il allait apparaître et Bob se demandait avec curiosité, doublée surtout de beaucoup d'inquiétude, à quoi il ressemblait. Avec Ming, il ne fallait s'étonner de rien. Si ce qui allait apparaître dans quelques instants était un loup-garou au mufle barbelé de crocs, aux yeux féroces et aux pattes griffues, ou un vampire en gibus et en cape de soie, Bob n'en aurait pas été autrement surpris.

Et le gardien apparut. Ce n'était pas un loup-garou, ni un vampire, mais un homme comme les autres. Un colosse à cheveux roux que Morane reconnut aussitôt... Bill !... C'était Bill Ballantine !... Mais comment l'Écossais pouvait-il se trouver là ? Il ne pouvait évidemment s'agir de ce gardien dont avait parlé Ming. « Il aura retrouvé ma trace, songea Morane, mis le gardien en question hors de combat, et il me cherche... » Sur le moment, un détail lui échappa : *pourquoi son ami ne portait-il plus les mêmes vêtements que tantôt* ? Déjà il soulevait complètement la trappe et se précipitait dans l'escalier en criant :

— Bill !... Je suis là... Filons vite ! Tout va sauter !...

À cet appel, le géant leva la tête mais, sur son visage, là où Morane était certain de lire de la joie, il n'y avait qu'une indifférence totale. Un masque figé, dans lequel les yeux brillaient d'un regard fixe, faisant songer à des pierres polies. Et, soudain, le Français eut la sensation très nette que son ami ne le reconnaissait pas, qu'il se trouvait planté devant lui comme devant un étranger.

Instinctivement, Bob s'était arrêté au milieu de l'escalier, immobilisé comme l'oiseau sous le regard fixe du serpent.

— Bill, c'est moi ! lança-t-il. Moi, Bob... Le commandant Morane... Ne me reconnais-tu pas ?

En bas des marches, sur le visage de l'Écossais, il y eut un bref frémissement, mais ce fut tout. Les yeux gardèrent leur éclat minéral. « On dirait qu'il est drogué, songea Bob, ou encore en état d'hypnose, ce qui est la même chose... » Et, tout à coup, il comprit pourquoi Ming, avant de quitter le grenier, avait affirmé que le gardien placé à l'étage du dessous aurait tout pour le surprendre. Ce gardien n'était autre que Ballantine, que le mauvais génie du Mongol avait changé en un instrument aveugle de mort.

— Bill ! jeta encore Morane avec plus de véhémence. Reviens donc à toi... C'est moi. Bob... Ne me reconnais-tu plus ?... Ne me reconnais-tu plus ?...

Pas plus que les autres questions, celles-ci n'eurent de réponse. Et, soudain, le colosse se propulsa en avant, les mains tendues, une expression de férocité animale crispant ses traits figés quelques instants plus tôt. Il gravissait l'escalier, et chacun de ses pas faisait ployer les marches qui grinçaient douloureusement. Alors, Bob comprit qu'il lui faudrait combattre son ami. Certes, Ballantine possédait une force herculéenne, mais le français se savait capable, cependant, grâce à sa connaissance des techniques de combat, de lui résister, sinon de le vaincre. Il s'en savait capable physiquement, mais non moralement. Cet homme, visiblement animé pour l'instant d'intentions meurtrières, était son ami, et ce n'étaient pas les diableries de ce maudit Monsieur Ming qui y changeraient quelque chose.

— Reste où tu es, Bill ! hurla encore Morane. Reste où tu es ! M'entends-tu ?

Tout fut vain. Le géant allait atteindre son compagnon, les mains énormes se seraient autour de sa gorge pour en extirper la vie... Les réactions de Morane furent rapides. Refusant toujours de se battre contre son ami privé de sens, il bondit soudain de côté, par-dessus la rampe, et se laissa tomber dans le vide, entre l'escalier lui-même et le mur du corridor. Il se reçut sur la pointe des pieds, fléchit les jarrets et se redressa. Là-haut, l'Écossais avait fait volte-face et s'était remis à descendre les marches dans l'intention certaine de barrer la route au fuyard. Cette façon de faire ne manqua pas d'étonner Morane car, en

dépit de sa taille et de sa masse, Bill n'était pas dépourvu de souplesse et, en toute autre circonstance, il eut lui-même bondi par-dessus la rampe pour rejoindre son adversaire.

« Il est hors de doute, songea Bob, que l'état d'hypnose dans lequel il se trouve lui enlève une partie de ses réflexes. Profitons-en... il est possible que, en attendant que la drogue, ou je ne sais quoi, cesse de faire son effet, je réussisse à m'en tirer sans combattre. »

Tout en remuant ces considérations, il s'était propulsé en avant, vers l'extrémité du corridor. Derrière lui, il entendait la marche pesante, qui se faisait de plus en plus rapide, se changeait en course, du colosse lancé à sa poursuite. Bob atteignit l'escalier menant au second étage et le dévala. Ballantine sur ses talons, il suivit le corridor, atteignit l'escalier conduisant au premier étage, le dévala à son tour, suivit un nouveau corridor... Déjà, il voyait, sous lui, le grand hall d'entrée du rez-de-chaussée quand, au haut des marches, son poursuivant, lancé telle une locomotive, le rejoignit.

Instinctivement, Morane se retourna afin de se défendre, mais deux mains larges, épaisses et puissantes, se nouèrent à son cou et, aussitôt, il manqua d'air, et il comprit que, cette fois, il lui faudrait combattre pour sauver sa vie. Sauver sa vie bien sûr, mais sans cependant risquer de mettre celle de son infortuné compagnon en danger ! Déjà, l'un après l'autre, ses deux poings, lancés comme des pistons, atteignaient Ballantine au plexus solaire. Deux coups précis, puissants et efficaces et qui portés, avec une connaissance parfaite du *karaté*, ne manquaient jamais de venir à bout de l'adversaire. Il n'en fut rien cette fois, car le géant continua à serrer comme si rien n'était, et Bob se sentit de plus en plus privé d'air. Déjà, un voile noir descendait devant ses yeux. Ce fut alors qu'instinctivement il fit de nouveaux gestes qui devaient le sauver. Sa main droite se porta au côté de son cou et saisit le petit doigt de la main droite de son agresseur. Il réussit à arracher ledit petit doigt de sa gorge et le tordit vers l'arrière. Logiquement, sous la douleur, Bill aurait dû lâcher prise, mais il n'en fit rien, car ses autres doigts continuaient leur pression. Bob poussa davantage sa prise, de toutes ses forces cette fois, car seul l'instinct de

conservation le commandait encore. Il y eut un craquement sec, comme celui produit par une branche morte qui se brise et le petit doigt, cassé net au ras de la main, pendit inerte. Cependant, en aucun moment, l'étranglement ne se relâcha, comme si, réellement, Bill n'avait pas ressenti la douleur. Toujours aussi inconsciemment, Bob s'attaqua alors au petit doigt de la main gauche qui, à son tour, se brisa sans plus de résultat.

Morane n'était plus maintenant qu'à demi-lucide, et c'était avec une sorte de frénésie désespérée qu'il agissait, brisant chaque doigt tour à tour, sans que la rupture de chacun d'entre eux ne semblât provoquer la moindre douleur à son antagoniste, ni ne desserrât la prise des autres. Finalement, les mains du géant, ne pouvant maintenir leur étreinte, retombèrent, et Bob put à nouveau gonfler d'air ses poumons. Le voile noir se dissipa et, à quelques décimètres à peine de son visage, il distingua à travers une brume, le masque dur, haineux, de Bill. Et il eut la certitude que ce dernier n'était possédé que par une seule pensée : le tuer, lui, Bob Morane, son ami, presque son frère.

Les paroles jaillirent de la gorge douloureuse de Morane sans que celui-ci s'en rende compte.

— Bill !... Bill !... Tu es fou... C'est moi, Bob...

La seule réaction fut la suivante : le bras droit du géant se leva soudain et, après avoir décrit une large courbe, frappa. Instinctivement, Bob se baissa, et la large main aux doigts pendants passa au-dessus de sa tête. Emporté, par son élan, Ballantine trébucha, heurta des hanches la rampe vermoulue qui, brusquement, céda sous sa masse, et il s'abîma sans un cri dans l'espace sombre, entre l'escalier et la muraille. En bas, il y eut un choc lourd, faisant songer à celui que produirait un sac de ciment en tombant de haut sur un sol dur.

*

Pendu au-dessus des débris de la rampe, haletant et le cou douloureux, Bob regardait le corps, allongé dans la pénombre, de Bill Ballantine. Ce dernier était étendu sur le dos,

complètement immobile et les bras en croix, tandis que sa tête formait avec son buste un angle anormal. Alors, tout de suite, Bob comprit ; il comprit que son ami était mort, la nuque brisée. Son ami !... Et c'était lui qui, involontairement, l'avait tué !...

Mû par un désespoir qu'il ne pouvait contrôler et qui dépassait sa propre souffrance et sa fatigue, le Français se précipita vers le bas des marches en hurlant ce simple nom :

— Bill !... Bill !...

Il atteignit le pied de l'escalier et voulut s'engager entre celui-ci et la muraille, pour aller vers son vieux compagnon, s'assurer contre toute attente qu'il n'y avait plus rien à tenter pour l'arracher à la mort. Il n'eut cependant pas le loisir de s'avancer de plus de quelques pas. Sous ses pieds, le sol trembla violemment, tandis qu'un grondement de cataclysme montait. Bob eut juste le temps de se rejeter en arrière. Une gerbe de flammes avait jailli, tandis qu'une déflagration puissante soulevait l'escalier, qui retomba tout entier dans une énorme brèche pleine de fulgurances où il s'abîma avec une partie du plancher et le corps du malheureux Écossais.

Instinctivement, Bob avait reculé pour échapper aux flammes et à la fumée qui montait vers lui.

— La demi-heure s'est écoulée, murmura-t-il avec effarement. La demi-heure s'est écoulée.

Et, soudain, il comprit que celle explosion ne serait pas la seule, bien d'autres allaient suivre afin que, de cette maison dont Ming avait fait son repaire, il ne restât que débris informes parmi lesquels la police ne pourrait retrouver nulle trace de passage du Mongol, ni de ses crimes.

Tournant les talons, commandé à nouveau par l'instinct de conservation, Morane se mit à courir vers la porte d'entrée. Il l'atteignit, tira le verrou et l'ouvrit sur le parc. À cet instant précis, une seconde déflagration, plus violente encore que la première, ébranla les vieux murs. Une haleine embrasée s'empara de Morane, et un souffle d'une violence inouïe le propulsa en avant sur le perron. Il roula le long des marches, boula parmi les herbes folles, se redressa et, en une ruée désespérée, se mit à courir droit devant lui, jusqu'à ce que, son pied ayant heurté une racine, il s'étala parmi les bosquets de

rosiers depuis longtemps retournés à l'état sauvage. Derrière lui, le château tout entier s'abîmait dans une apothéose de fumées et d'étincelles.

Durant quelques minutes, Morane demeura étendu dans l'herbe humide, se demandant s'il était encore vivant, car les ronflements de l'incendie étaient si violents qu'il avait l'impression d'être lui-même au cœur du brasier. Finalement, il se redressa et s'assit, regardant l'embrasement de la grande bâtisse dont les toits s'étaient effondrés. Il ne restait plus maintenant que quelques pans de murs branlants et des poutres enchevêtrées dont chacune était une torche lançant haut ses flammes dans le ciel.

— Bill, murmura Morane d'une voix sourde qui était presque un sanglot. Bill...

Il serra les poings puis, par trois fois, il les abattit sur ses propres cuisses, avec une telle force qu'on aurait pu croire qu'il voulait se briser les os.

— Bill, murmura-t-il à nouveau. Je te vengerai ! J'en fais le serment... Désormais, je n'aurais plus de cesse avant d'avoir retrouvé ce monstre de Ming afin de le châtier pour ce dernier meurtre dont, malgré moi, j'ai été l'instrument...

Certes, Morane ne pouvait s'accuser de la mort de son ami mais, dans le désarroi où il se trouvait, il ne distinguait plus bien le vrai du faux. Une seule chose lui apparaissait clairement : il lui fallait retrouver l'Ombre Jaune afin de lui faire payer cher la mort de son ami et, en même temps, tous ses autres crimes passés...

Laissant derrière lui le brasier, dont les crépitements occupaient le silence, Morane se mit à suivre lentement l'allée envahie par les mauvaises herbes et qui permettait de sortir du parc. Il y voyait presque comme en plein jour, car le *smog*, chassé sans doute par un vent venu de l'océan, s'était en grande partie dissipé et les lueurs de l'incendie étendaient leurs rougeoiements sur toutes choses. Morane marchait tel un automate, sans bien savoir où il allait ni ce qu'il allait faire. Aussi fut-ce presque sans s'en rendre compte qu'il atteignit la route. Là, il s'arrêta et demeura quelques instants immobile.

Puis, peu à peu, il reprit le contrôle de ses pensées et de ses actes et il murmura :

— Tout ce qui me reste à faire, c'est regagner la Cité. Là, je téléphonerai à Sir Archibald afin que l'on vienne ici pour essayer de retrouver, quand l'incendie sera éteint, les restes de mon pauvre Bill afin qu'il puisse reposer dans une sépulture digne de lui...

Un bruit de moteur, sur la droite, attira l'attention du Français, qui tourna la tête pour apercevoir une voiture automobile haute sur pattes et qui, ses phares allumés, venait dans sa direction. La voiture s'arrêta et, aussitôt, Bob reconnut qu'il s'agissait d'un taxi. Le chauffeur, passant la tête par la portière, demanda, en portant la main à la visière cirée de sa casquette :

— Peux vous amener quéqu'part, Sir ?

— Oui, répondit Morane qui, sur le moment, ne remarqua pas tout ce que l'arrivée de ce taxi avait de providentiel. Je voudrais regagner la City. Pouvez-vous m'y conduire ?

Le chauffeur acquiesça.

— La City... C'est justement là qu'je vais... Si v'lez monter, Sir...

Quelques secondes plus tard, Morane était installé à l'arrière du taxi qui se remit en marche en direction du centre de la capitale. Appuyé à la vitre droite de la voiture afin de sentir contre sa joue le froid bienfaisant du verre, Bob plongeait ses regards dans la nuit, sans rien voir, vide de toute pensée et en proie seulement à une peine, une impression de solitude dont il lui eût été difficile d'évaluer la profondeur. On comprendra donc que, dans cette circonstance, ce fut à peine s'il remarqua la voiture, longue et racée qui, après avoir croisé le taxi, devait, assez loin en arrière sur la route, s'arrêter pour se lancer, accomplissant un virage en épingle à cheveux, à la poursuite de ce même taxi qu'elle venait de croiser.

Mais le taxi avait pris déjà une solide avance et son chauffeur, que l'on pouvait supposer pressé de rentrer chez lui après une nuit de travail, fonçait maintenant à toute allure en direction du centre de Londres.

VIII

Profitant du fait que le brouillard s'était en grande partie dissipé, le taxi filait à belle allure le long de la route déserte. Il traversa une partie de Woolwich, puis de Greenwich, emprunta un des tunnels sous la Tamise et émergea sur la rive gauche, en plein quartier portuaire.

À ce moment, le chauffeur se tourna légèrement vers Morane et demanda :

— Où c'est qu'je vous conduis exactement, sir ? Machinalement, Bob jeta le nom de son hôtel.

— J'connais l'endroit, dit le chauffeur. L'année dernière, j'avais un client qui, toutes les semaines, v'nait à Londres, et c'était toujours moi qui l'conduisait à c't hôtel là... J'ves couper par les docks...

La voiture incurva sa course et, au lieu de gagner les quartiers habités, fila le long des routes macadamisées, à travers un monde figé, fantômal, où les terrains vagues, encombrés de ferrailles et de caisses, alternaient avec des hangars numérotés. Parfois, entre ces hangars, on voyait briller la grande marcassite d'un bassin autour duquel les grues, monstrueux échassiers de fer, montaient une garde patiente.

Brusquement, sans raison apparente, le taxi ralentit son allure. Ses freins grincèrent et il s'arrêta pile à la lisière d'un terrain dénudé où, seules, gisaient oubliées quelques carcasses sans roues de vieilles jeeps dont le métal se désagrégait lentement sous l'effet de la corrosion.

— Que se passe-t-il ? interrogea Morane. Le chauffeur se retourna et se mit à rire.

— Ce qui se passe sir ? Tout simplement que nous sommes arrivés...

Tout en parlant, il avait, par-dessus le dossier du siège avant, braqué un automatique sur Morane. Les réflexes de ce dernier furent extrêmement prompts, car il se trouvait dans un état

second, le chagrin causé par la mort de Ballantine noyant chez lui presque toute conscience. Aussi fut-ce instinctivement qu'il agit, un peu à la façon d'une machine. Sa main gauche, balayant l'air tel un fléau, détourna l'arme tandis qu'en même temps il se portait en avant et, du poing droit, assenait un terrible direct à la mâchoire de son agresseur. Celui-ci lâcha l'automatique et roula, assommé, sous le volant.

Le premier soin de Morane fut de récupérer l'arme. Cette action rapide lui avait un peu refait prendre pied sur terre et il se demandait s'il s'agissait d'un simple *hold-up* de la part d'un malandrin ayant volé un taxi ou si, au contraire, il fallait encore voir sous tout cela une intervention de l'Ombre Jaune.

— Avant tout, murmura Bob, je vais conduire cette guimbarde au premier poste de police venu...

Il mit pied à terre dans l'intention de s'installer au volant, mais il n'en eut pas le temps car, à peine était-il descendu sur la chaussée qu'il vit une demi-douzaine d'hommes, débouchant de derrière un hangar, venir dans sa direction en se déployant en éventail dans l'intention certaine de lui barrer la route.

Il faisait sombre et des lambeaux de *smog* traînaient çà et là, telles des écharpes de gaze grise flottant dans le vent. Pourtant, Bob reconnut ces hommes. Il vit aussi les longs poignards dont les lames brillaient à leurs poings.

« Les dacoïts ! songea le Français. Donc, toujours Monsieur Ming... »

Tout d'abord, il pensa à fuir dans le taxi mais, pour cela, il lui faudrait dégager le faux chauffeur toujours inanimé de dessous le volant, ce qui prendrait du temps, et les dacoïts l'auraient rejoint avant qu'il ait pu démarrer. « Filons plus tôt vers les terrains vagues », songea-t-il encore.

Braquant l'automatique du faux chauffeur de taxi en direction des dacoïts, il tira, mais sa balle, mal ajustée, se perdit. Néanmoins, cela fit hésiter un peu les agresseurs et permit à Morane de quitter la route pour se mettre à courir à travers les mauvaises herbes, jusqu'à ce qu'il eût atteint un des cadavres de jeeps qui lui offrit un excellent bouclier. Là, accroupi, l'arme pointée, il attendit l'approche de ses ennemis qui, après un moment d'hésitation, s'étaient à leur tour avancés sur le terrain

vague. Ils allaient à pas lents, comme s'ils étaient sûrs de leur proie et, bien que ne pouvant apercevoir leurs visages dans la pénombre, Bob devinait l'expression de froide férocité dont ils devaient être empreints. Chaque fois qu'ils bougeaient les mains, les lames des poignards brillaient comme des morceaux d'argent. Bientôt, ils ne furent plus qu'à une vingtaine de mètres de la jeep, et Bob crut venu le moment de lancer en guise d'avertissement :

— Si vous avancez encore j'ouvre le feu... Je suis bon tireur et possède une balle pour chacun de vous...

Sans paraître entendre, les dacoïts continuèrent à progresser. Alors, Morane cria à nouveau :

— Tant pis ! Vous l'aurez voulu...

Visant soigneusement cette fois, il pressa la détente à deux reprises et deux dacoïts s'écroulèrent, fauchés. Quatre balles restaient. « Cela fait le compte, songea Bob, ce genre d'arme a sept, balles dans le chargeur. J'en ai tiré trois et il ne faut pas être Einstein pour... »

Comme les dacoïts avaient toujours, il visa l'un deux et, une nouvelle fois, pressa la détente. Il n'y eut que le petit claquement du percuteur frappant à vide. Morane sursauta et, nerveusement, fit sortir le chargeur de la crosse de l'arme : il ne contenait plus aucun projectile ; et, Morane comprit que l'automatique du faux chauffeur de taxi n'avait jamais contenu que trois balles.

Rageusement, le Français jeta l'arme devenue maintenant inutile, puis il serra les poings, pour lancer entre ses dents serrées :

— Eh bien ! tant pis... Puisqu'il faut se battre à mains nues, on se battra. Ils finiront sans doute par m'avoir mais, avant, je m'arrangerai bien pour leur faire, payer la mort de mon pauvre Bill...

Mais se trouvait-il réellement en état de lutter contre quatre hommes aussi aguerris que des dacoïts ? La nuit avait été lourde pour lui. Ses poignets déchirés par les cordes continuaient à le faire souffrir et sa nuque était douloureuse. En plus, il y avait en lui une énorme fatigue, tant morale que physique, qui l'écrasait, mais son courage, sa volonté, étaient si grands qu'il ne pouvait

s'avouer vaincu ni offrir docilement la poitrine aux couteaux de ses bourreaux. Pour Bob Morane, tout ne pouvait se terminer que par un baroud d'honneur.

Les dacoïts devaient s'être rendu compte que quelque chose ne tournait pas rond – peut-être même avaient-ils entendu l'inutile déclic du percuteur –, car ils s'étaient élancés, leurs poignards levés. Bien campé sur ses jambes, le pied gauche en avant, Morane attendit leur assaut. Quand le premier l'atteignit il se contenta de se dérober en pivotant vers l'arrière. Son bras gauche levé chassa vers l'extérieur le poing armé du poignard. Presque en même temps, il saisissait son agresseur par la manche et accomplissant un rapide mouvement de giration, le projetait en vol plané contre la jeep. Le crâne de l'Hindou sonna contre les tôles rouillées qui céderent sous le choc tandis que l'homme roulait sur le sol, assommé. Mais un second adversaire se présentait, et Bob eut juste le temps de se laisser choir en arrière sur les épaules pour éviter le poignard et, en même temps, placer un double coup de talon au plexus solaire. Le dacoït poussa une sorte de rugissement sourd et se replia sur lui-même vers le sol, un peu à la façon d'un accordéon qu'on lâche, et il demeura immobile lui aussi. Pourtant, ces deux scélérats mis hors de combat, il en restait deux autres et, ceux-là, Morane ne put les éviter à temps. Avant même qu'il se fût relevé, ils étaient sur lui, l'immobilisant sous leurs genoux de leurs mains libres, tandis que les poignards se levaient, prêts à s'abattre. Déjà, Bob voyait les lames briller au-dessus de sa tête, et il s'attendait à recevoir le coup mortel, quand quelque chose comme un ouragan se déchaîna tout près de lui. Comme frappé par une masse, un des dacoïts s'écroula sans connaissance, tandis que le second était arraché du sol et projeté à plusieurs mètres.

Alors, au-dessus de lui, le Français ne vit plus qu'un homme dressé. Une sorte de colosse aux cheveux roux et au large visage, dans lequel il reconnut aussitôt, avec effarement, ce même Bill Ballantine qu'il croyait mort là-bas, dans la sinistre maison de Woolwich...

— Ce n'est pas possible, murmurait Morane. Ce n'est pas possible...

Le rire du géant éclata.

— Qu'est-ce qui n'est pas possible, commandant ? On dirait que vous voyez un fantôme...

Se baissant, l'Écossais aida à se relever Morane qui continuait à répéter :

— Ce n'est pas possible... Ce n'est pas possible... Tu ne peux être vivant...

À nouveau, Bill se mit à rire.

— Ah ! ça, commandant, si vous continuez ainsi, je vais réellement me croire mort. Or, je ne le suis pas... Si vous en voulez la preuve...

D'une bourrade amicale mais vigoureuse, Ballantine martela les côtes de Morane qui, durant un instant, en eut le souffle coupé.

— À votre avis, commandant, un fantôme aurait-il une poigne aussi solide ?

Alors, soudain, Bob comprit que l'impossible était arrivé, que son ami se trouvait bien devant lui, en chair et en os, plus vivant et plus fort qu'il ne l'avait jamais été. Pourtant, quelque chose en lui se refusait encore à reconnaître l'évidence.

— Mais je t'ai vu... là-bas... L'Écossais haussa les épaules.

— Je ne sais pas comment ni où vous m'avez vu commandant, mais vous m'expliquerez cela plus tard... Ne restons pas là... Quelqu'un nous attend...

Déjà, le géant entraînait son ami. Il lui fit traverser le terrain vague, franchir la route, puis contourner un hangar derrière lequel une longue et puissante voiture noire était arrêtée. À l'approche des deux hommes, une femme en descendit et, quand elle fut tout près, Morane la reconnut aussitôt. C'était une créature possédant cette beauté émouvante échue seule aux femmes à l'ascendance à la fois européenne et asiatique. De l'Européenne, elle possédait le port altier, les longs membres des Diane chasseresse et l'ossature vigoureuse ; de l'Asiatique la langueur, la grâce presque aérienne et cet air de toujours présider à une cérémonie sacrée. En un mot, c'était une Eurasienne, une demi-Chinoise, belle comme un crépuscule et dont les yeux légèrement bridés faisaient songer, dans la face à la peau mate, à deux étoiles noires.

— Tania ! s'était exclamé Morane sur un ton de surprise mêlé de ravissement. Tania !... Vous ici ?...

Logiquement pourtant, le Français n'eût pas dû s'étonner de la présence de l'Eurasienne dans la capitale britannique, car Tania Orloff n'était autre que la nièce de Monsieur Ming. Bien qu'attachée au terrible Mongol par des liens familiaux, et aussi par la reconnaissance, car c'était lui qui l'avait élevée, comblée, la jeune fille, outrée de ses crimes, s'était mise un jour à aider Morane dans la lutte qu'il avait entreprise, mais en s'arrangeant cependant pour que l'Ombre Jaune n'eût jamais connaissance de cette complicité.⁵

Lorsque Morane fut revenu de sa surprise, il rapporta à son ami et à la jeune fille ce qui lui était advenu depuis que, bien malgré lui, il avait été obligé de fausser compagnie à Bill dans la maison de Barnabo street. Quand il eut terminé, Ballantine hocha la tête avec gravité, pour dire :

— Ainsi, commandant, vous avez cru que c'était moi qui voulais vous tuer...

— Je croyais, corrigea Morane, que Ming t'avait capturé toi aussi pour te droguer et t'obliger, par hypnotisme, à m'empêcher de m'échapper de la maison. Quand on connaît notre adversaire, on sait de quoi il est capable...

— Pas de doute, dit le colosse. Pourtant, je puis vous assurer que ce n'était pas moi, puisque je suis là, bien vivant. Encore une diablerie de l'Ombre Jaune ! Ces derniers temps, il a fabriqué des sosies à trois personnes, dont Lord Bardsley. Pourquoi ne m'en aurait-il pas confectionné un, à seule fin de vous troubler ?

— Tu as raison, reconnut Bob.

Il se tourna vers Tania Orloff et continua :

— Savez-vous quelque chose de ces... sosies, petite fille ?

L'interpellée eut un signe négatif.

— Vous n'ignorez pas, Bob, que mon oncle ne me met pas au courant de toutes ses affaires. Seulement de ce qu'il veut bien, et il fait cela non par méfiance, mais parce qu'il aime s'entourer de mystère.

⁵ Voir Marabout Junior n°142, 150, 158, 162 et 182.

— Je sais cela, fit Bob avec un accent de regret. Enfin, espérons que, bientôt, nous aurons l'explication de tout cela... si nous parvenons à rejoindre Ming...

Il se tut, demeura un moment songeur puis, se tournant vers Bill, il dit encore :

— Maintenant, tout ce qui te reste à faire, c'est m'expliquer comment vous avez réussi à me retrouver. Je ne pense pas que ce soit par hasard...

— Ce n'est pas par hasard, commandant, répondit l'Écossais. Quand je vous ai vu disparaître dans l'ouverture du plancher, là-bas, à Barnabo street, j'ai fait un bond en arrière, ce qui m'a permis de ne pas être englouti à mon tour. La trappe secrète s'est aussitôt refermée, et tout ce qui me restait à faire c'était avertir les hommes de Sir Archibald. J'ai donc usé de mon sifflet et les policiers sont accourus. Il nous a fallu près d'une demi-heure pour, nous aidant de haches et de scies, pratiquer une ouverture là où vous aviez disparu. Avec plusieurs hommes, je descendis à l'aide de cordes, mais nulle part nous ne pûmes vous retrouver. C'est alors que Tania apparut. Elle était au courant des intentions de son oncle à notre sujet, mais elle n'avait pu nous prévenir plus tôt sans risquer d'être découverte par les complices de Ming. Elle avait bien essayé de nous contacter par téléphone à notre hôtel, mais nous n'étions absents. Elle savait que Ming avait décidé de nous conduire à une grande maison située au fond de Woohvich et dont, au cours du séjour qu'il venait de faire à Londres, il avait fait son quartier général. Bien entendu, il ne pouvait être question d'investir en force ladite maison car aussitôt, en admettant que vous soyez encore en vie, l'Ombre Jaune vous aurait fait exécuter. L'endroit était surveillé et aucune troupe d'hommes ne pourrait s'en approcher sans être infailliblement repérée. Voilà pourquoi je partis seul pour Woohvich avec notre amie. Sir Archibald et les hommes de la Brigade Spéciale ne devaient suivre qu'une demi-heure plus tard. Comme nous n'étions plus loin du but, notre attention fut attirée par les lueurs d'un incendie embrasant le ciel, et Tania comprit que c'était le château où vous deviez être enfermé qui flambait. Nous roulâmes plus vite, et c'est alors que nous croisâmes un taxi. Un

homme se tenait le visage appuyé contre la vitre de la portière, et quelle ne fut pas notre surprise à Tania et à moi de vous reconnaître en cet homme. Mais, déjà, le taxi nous avait dépassés, s'éloignait... Il nous fallut nous arrêter, virer sur place et repartir, guidés seulement par les feux rouges de votre véhicule. Celui-ci roulait vite et, à plusieurs reprises, nous crûmes l'avoir perdu de vue. Il n'en était rien, cependant, car il finit par nous mener ici. Inutile de vous raconter en détail la suite. J'assistai à votre fuite devant les dacoïts, à la bataille, et j'eus la chance d'intervenir à temps pour vous tirer des mains de vos derniers agresseurs...

— Oui, fit Bob. Tu me sauves la vie alors que je te crois mort... Mais cela ne nous dit pas où nous pouvons retrouver l'Ombre Jaune...

— Nous le savons, nous, déclara Ballantine.

— Oui, enchaîna Tania Orloff. Avant de quitter l'Angleterre, mon oncle doit encore s'assurer le silence d'un homme dangereux pour sa sécurité, comme l'étaient Sir André Slippers, Cedric Wilde et Lord Bardsley. Il s'agit cette fois du professeur Samuel Finlayson, un égyptologue qui habite Hendon. Avant de fuir le pays, mon oncle a tenu à s'assurer lui-même que ce malheureux, dont les heures, voire les minutes, sont comptées à présent, ne pourra pas lui nuire par la suite...

— Hendon ! s'exclama Morane. Si c'est là que nous pouvons retrouver notre ennemi, allons-y sans retard... Et puis, n'oublions pas qu'il y va de la vie d'un homme...

S'interrompant, le Français se tourna vers la jeune Eurasienne, pour demander :

— Connaissez-vous l'adresse de ce Samuel Finlayson, Tania ?

Miss Orloff eut un signe de tête affirmatif.

— Oui, Bob, je connais son adresse, car, voilà quelques jours, mon oncle m'a chargée de le surveiller. Je puis vous y conduire...

Quelques minutes plus tard, la puissante auto noire emportait les deux hommes et leur compagne en direction du nord de la ville, donc de Hendon, dernier endroit où ils pourraient peut-être contacter l'Ombre Jaune et la détruire avant qu'elle ait réussi une fois encore à se mettre en sécurité

dans un de ses repaires secrets du Tibet, de Mongolie ou d'ailleurs...

IX

Des bords de la Tamise à Hendon, il y avait un bon bout de chemin mais, heureusement, à cette heure où la nuit bleuissait pour laisser place à l'aube, il y avait peu de circulation dans la vaste cité que Tania connaissait parfaitement. Aussi pouvait-elle rouler rapidement, en empruntant de nombreux raccourcis, à travers les rues quasi désertes. Il leur fallut cependant plus d'une demi-heure pour atteindre les abords de Hendon. Une aurore grise, tamisée par des brumes, s'était levée, sur laquelle les faîtes des maisons se découpaient en ombres chinoises. Petit à petit, les façades prenaient couleurs, pour peu cependant qu'elles en eussent. Ça et là, derrière les vitres jusqu'alors mortes, des lumières s'allumaient, indiquant que tout un peuple s'apprétait à vaquer à ses occupations du jour nouveau. Pour les uns, il s'agissait de se rendre à leur bureau situé à quelques kilomètres de là, en plein cœur de la Cité ; pour d'autres, d'ouvrir une boutique d'épicerie, de boulangerie, de boucherie ou encore de cravates ; d'autres encore vendraient des journaux et des livres ; et les plus jeunes iraient à l'école. Pour Morane et Ballantine, l'occupation du jour était toute différente : traquer un criminel, et sans doute l'un des plus dangereux, sinon le plus dangereux, que le monde eût porté.

Le professeur Finlayson habitait un quartier cossu, où de beaux cottages entourés de verdure, dont beaucoup dataient de plusieurs siècles, voisinaient agréablement. Certains de ces cottages, touchés par la guerre sans doute, avaient été réédifiés ; d'autres enfin étaient en construction sur les rares terrains vagues que l'endroit comportait encore.

Tania Orloff arrêta sa voiture à l'entrée d'une ailée bordée de jardins.

— C'est dans cette rue qu'habite le professeur Finlayson, dit-elle. Au numéro 43... Êtes-vous armés ?

Bill Ballantine frappa sur la poche de son imperméable.

— J'ai ce qu'il faut, dit-il.

— Personnellement, fit à son tour Morane, j'ai perdu mon automatique dans toute cette bagarre. Il me serait bien difficile de vous dire où exactement, mais sans doute quand j'ai fait un petit plongeon dans les égouts... Quant à celui de mon faux chauffeur de taxi...

Tania ouvrit la boîte à gants et en tira un Lüger poli et noir qu'elle tendit au Français.

— Prenez ça, Bob. Vous en aurez probablement besoin...

Bill Ballantine avait déjà pris pied sur le trottoir.

Morane voulut l'imiter, mais la jeune fille le retint par le poignet. On eût dit qu'elle se faisait violence pour parler, comme si un peu de honte, ou de respect humain, la retenait.

— Surtout, Bob, dit-elle, soyez... prudent... Je ne voudrais pas qu'il vous arrive... malheur...

Morane sourit et, du bout des doigts, caressa la joue veloutée et fraîche de la demi-Chinoise, en disant :

— Soyez sans crainte, petite fille, je m'arrangerai pour mettre une fois encore la chance de mon côté... comme toujours...

Comme toujours... Il n'en était pas sûr, car avec l'Ombre Jaune la chance pouvait tourner à tout instant et se changer en guigne.

— Promettez-moi de votre côté, enchaîna-t-il, de vous mettre en sécurité. Il ne faudrait pas que votre oncle vous aperçoive...

— Je vais cacher la voiture dans une rue adjacente, assura Tania. Bonne chance, Bob...

— Bonne chance, petite fille...

Le Français avait à son tour mis pied à terre. Il referma la portière derrière lui et, en quelques enjambées, rejoignit Ballantine. Dans leur dos, ils entendirent la voiture faisant marche arrière pour, comme l'avait promis Tania, aller se garer dans une rue voisine.

Il fallut quelques secondes à peine à Bob et à son ami pour atteindre le numéro 43. C'était une villa assez vaste, entourée d'un jardin, et pour y parvenir, il fallait pousser un portillon de bois et suivre une allée, longue de dix mètres environ, s'enfonçant à travers des bosquets de roses sauvages et d'aubépine réduits par la saison à l'état de squelettes.

Longuement, les deux amis inspectèrent la villa. Tout semblait dormir à l'intérieur et rien n'indiquait qu'un drame s'y jouât.

— Tout me paraît calme, fit remarquer Ballantine. Peut-être Monsieur Ming n'est-il pas encore arrivé...

— À moins qu'il ne soit déjà reparti, dit Bob. Du menton, il désigna la villa et continua :

— Allons jeter un coup d'œil...

Ils poussèrent le portillon, qui leur obéit bien sagement, sans grincer, s'engagèrent dans l'allée dont le fin gravier se révéla aussi silencieux que s'il s'agissait d'un tapis de haut poil, et ils parvinrent devant la porte, cernée de glycines, de la villa elle-même. Ils voulurent pousser la porte de vieux chêne, mais celle-ci se révéla close.

— Qu'est-ce qu'on fait, commandant ? interrogea Bill. On essaye d'entrer par une fenêtre, ou bien l'on sonne ?

Le Français demeura pendant quelques instants songeur, puis il se décida.

— On sonne, Bill... Après tout, peut-être as-tu raison et que l'Ombre Jaune ne s'est pas encore montrée...

Tout en prononçant ces paroles, Morane avait appuyé sur le petit bouton de cuivre encastré dans le chambranle de la porte. Au loin, dans la maison, il y eut un grésillement strident qui cessa dès que Morane eut levé le doigt. Un autre grésillement lui répondit, plus proche celui-là, et plus discret.

— Un ouvre-porte, murmura Bill.

Il poussa le battant qui s'ouvrit, révélant un long et large corridor meublé à l'ancienne et pavé de larges carreaux de marbre noir et blanc formant échiquier. Les meubles, un lustre éteint, une armure chinoise dans un coin, un bas-relief égyptien appuyé à la muraille, une grande botte en cuivre bourrée de cannes et de parapluies, l'échiquier du carrelage, le tout éclairé par la lumière grise venant du dehors, c'était tout. Pas la moindre présence humaine...

*

— Que faisons-nous, commandant ?... Ou entre ?... Cela faisait la deuxième fois en quelques heures que Morane se trouvait ainsi devant une porte ouverte sur un corridor vide et silencieux. La première fois, au début de la nuit, chez Lord Bardsley, il avait pénétré dans ce corridor, et cela avait failli lui coûter la vie ; à présent, les circonstances étaient trop semblables pour qu'il ne supposât pas une menace cachée derrière ce vide, derrière ce silence.

— Alors, commandant, demanda encore Bill à voix basse, on entre ?

Bob Morane passa sa main droite ouverte dans ses cheveux coupés en brosse. Il jouait à nouveau sa vie et celle de Bill, il le savait, mais il y avait le but à atteindre. S'ils réussissaient à s'assurer définitivement de la personne de Monsieur Ming, des millions d'êtres humains, par le monde, respireraient à nouveau. Il pensa à tous ces Chinois, ces Indiens, ces Malais, à tous ces gens qu'au cours de ses voyages il avait appris à connaître et à aimer et qui, depuis des années, tremblaient sous la secrète emprise de l'Ombre Jaune qui les terrorisait, les opprессait bien plus que jamais ne l'avait fait aucun tyran. Est-ce que son existence et celle de Bill même comptaient auprès du bonheur de tous ces êtres ?

Rapidement, Bob prit une décision. Plongeant la main dans sa poche, il en tira le Lüger de Tania Orloff et dit simplement :

— Allons-y...

Bill avait lui aussi empoigné son automatique et, à pas de loup, se contentant de la lumière grise filtrant par les fenêtres, les deux hommes entreprirent d'explorer le rez-de-chaussée. Celui-ci cependant se révéla désert, ce qui ne voulait rien dire, car les domestiques pouvaient encore dormir, et il était possible également qu'ils ne passaient pas la nuit dans la maison. Pourtant, quelqu'un avait actionné l'ouvre-porte. Qui ? Peut-être le professeur Finlayson lui-même... Dans ce cas, pourquoi ne s'était-il pas encore révélé à ses visiteurs ?

Mais Bob Morane et son compagnon avaient pénétré dans la maison justement pour répondre à cette dernière question. Après leur visite infructueuse du rez-de-chaussée, ils s'étaient retrouvés dans le corridor d'entrée, au pied de l'escalier menant

aux étages. Ils s'y engagèrent, marchant le plus près possible de la muraille afin de ne pas faire craquer les marches.

Ce fut au premier étage qu'ils trouvèrent ce qu'ils cherchaient : au fond du couloir, sous une porte, un rais de lumière sourdait, tandis que des voix étouffées retentissaient. La pièce devait donner sur l'arrière de la maison, ce qui expliquait pourquoi Bob et Ballantine n'avaient pas aperçu la lumière de l'extérieur. Mais déjà, toujours sur la pointe, des pieds, ils s'avançaient vers la porte, pour s'immobiliser devant elle, l'oreille aux aguets. Une des voix leur était étrangère, mais l'autre, ils la reconnurent aussitôt : c'était celle de Monsieur Ming. Donc, le monstre était bien là, à leur portée, séparé d'eux seulement par la barrière dérisoire de cette porte qui, peut-être, n'était même pas fermée.

En effet, la porte n'était pas fermée, car elle s'ouvrit toute grande dès que Morane la poussa. Les deux amis firent alors irruption, l'arme au poing, dans un grand cabinet de travail garni à l'anglaise de meubles polis, style Regency, et de profonds fauteuils de cuir sombre et patiné. Dans un de ces fauteuils, un petit vieillard aux moustaches tombantes et aux lunettes cerclées d'écailler était ligoté. En face de lui, assis sur une chaise à haut dossier, se tenait Monsieur Ming. Ce dernier portait les mêmes vêtements, veston et col de clergymen, que tantôt, quand Morane l'avait rencontré dans le grenier de la maison de Woohvich, avec cette différence qu'il avait simplement jeté par-dessus un manteau sombre à col d'astrakan. Son crâne chauve était coiffé d'un chapeau de feutre noir aux bords baissés.

Quand Bob et son compagnon avaient pénétré dans la pièce, l'Ombre Jaune n'avait pas tressailli. Ses lourdes et puissantes mains – la postiche et la vraie – posées simplement sur ses genoux, il s'était contenté de tourner les yeux vers la porte pour considérer les nouveaux venus. Morane remarqua aussitôt que les prunelles d'ambre étaient étrangement fixes, et il supposa que le Mongol se trouvait sous l'influence de l'opium, ce qui ne le rendait que plus redoutable. En effet, Bob avait suffisamment roulé sa bosse en Extrême-Orient pour savoir que, pour beaucoup d'Asiatiques qui usent avec modération de la noire

substance tirée du suc du pavot, celle-ci, au lieu de les abêtir, faisait au contraire office de stimulant.

— Vraiment, commandant Morane, avait dit simplement Monsieur Ming, vous me faites désespérer de tout. N'importe, qui, à votre place, serait mort à l'heure présente. Mais voilà, vous n'êtes pas n'importe qui et, une fois encore, vous avez prouvé que vous étiez capable de vous tirer des plus mauvais pas...

La voix du Mongol était morne, sans passion, et Bob crut reconnaître là aussi l'influence de la drogue, mais Ming avait haussé les épaules pour continuer :

— Puisque vous êtes là, vous et votre ami, il me faudra m'en accommoder... Mais laissez-moi vous présenter le professeur Finlayson. Peut-être ne le connaissez-vous pas... Tout ce que je puis vous dire de lui c'est que, dans sa branche, l'égyptologie, il existe peu d'hommes pour lui en remontrer... sauf moi bien entendu, car vous ne devez pas ignorer que personne, plus que votre serviteur, ne connaît l'Ancienne Égypte, où j'ai résidé jadis, à l'époque des Pharaons... Ptolémée me considérait même comme un grand magicien, un très grand magicien...

X

Avec effarement, Bob Morane et son ami considéraient l'étonnant personnage qui se tenait devant eux, aussi calme que s'il s'était trouvé dans une réunion familiale. Les dernières paroles de l'Ombre Jaune auraient pu, à tout autre qu'à Bob et à l'Écossais, apparaître comme un signe certain de folie, car il était certain que personne n'aurait pu vivre sous le règne de Ptolémée, il y a de cela quelque deux mille trois cents ans, et être encore vivant pour en parler. Cependant, Ming n'était pas fou, Bob Morane et Bill le savaient, et, sans croire réellement à l'immortalité dont se paraît complaisamment leur adversaire, ils n'ignoraient pas celui-ci capable de beaucoup de choses, même des plus extraordinaires prodiges.

— Inutile d'essayer de détourner notre attention, Ming, jeta durement Morane. Nous vous connaissons depuis trop longue date pour nous laisser prendre à vos ruses. En outre, nous éviterons soigneusement de croiser vos regards, dont nous connaissons le pouvoir magnétique... Bref, vous voilà en bien mauvaise posture car, comme vous vous en rendez compte, nous sommes armés et vous pas. Au moindre geste de votre part, nous ouvrirons le feu sur vous.....

— Et je renaîtrai immédiatement, en chair et en os, à des milliers de kilomètres d'ici, compléta le Mongol sans même daigner sourire.

— Puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement, répondit Morane, nous aimerais mieux vous savoir à des milliers de kilomètres d'ici. De toute façon, cela bouleverserait vos plans...

Tandis que Ballantine continuait à tenir l'Ombre Jaune sous la menace de son automatique, Bob se tourna vers Finlayson.

— Nous sommes contents d'être arrivés à temps pour vous tirer des mains de ce monstre, professeur. Vous êtes en sécurité à présent...

Le savant haussa les épaules dans ses liens.

— Je ne vois pas très bien ce que me veut cet homme, lança-t-il avec mauvaise humeur. Qu'il s'appelle Monsieur Ming, l'Ombre Jaune ou encore Belzébuth, je n'ai jamais entendu parler de lui et, à plus forte raison, je ne connais rien, comme il l'affirme, qui puisse compromettre sa sécurité...

Morane reporta ses regards sur le Mongol et demanda :

— Que signifie tout ceci, Ming ? Si le professeur ne connaît rien de vous, pourquoi êtes-vous venu l'assaillir chez lui ?

L'Ombre Jaune ne broncha pas.

— Permettez-moi d'avoir mes petits secrets, commandant Morane. Quant à croire, comme vous venez de le dire, que le professeur est en sécurité, vous vous trompez. D'ailleurs, vous êtes autant en danger que lui. Vous me tenez peut-être sous la menace de vos armes, mais moi je vous tiens sous une autre menace, d'autant plus dangereuse que vous en ignorez la nature...

Ni Bob, ni Bill Ballantine n'avaient l'habitude de prendre à la légère les paroles du Mongol, car ils savaient que ce dernier ne parlait jamais pour ne rien dire et qu'en outre, il avait plus d'un tour dans son sac. D'ailleurs, depuis qu'il avait pénétré dans cette pièce, Morane s'était senti saisi d'un malaise, non seulement à cause de la présence de Ming, mais surtout parce que celui-ci était seul, sans ses inséparables dacoïts ou thugs. Et puis, s'il tenait à liquider Finlayson, pourquoi s'était-il chargé lui-même de la besogne au lieu de la confier à ses habituels tueurs à gages ? Il y avait sous tout cela une énigme qui échappait à Bob, qui y devinait un danger supplémentaire, celui de l'inconnu.

— Bref, continuait l'Ombre Jaune, nous sommes en train pour le moment de nous porter un coup fourré, avec cette différence toutefois que je sais ce que vous me réservez tandis que vous vous ne savez pas ce que je vous réserve. Pourtant, je crois qu'il serait temps de nous entendre...

S'entendre avec Monsieur Ming ? Voilà qui paraissait impossible à Bob et à Bill. Comme si l'on pouvait s'entendre avec le diable ! Morane préféra donc ne pas enchaîner sur cette proposition et laisser son interlocuteur s'avancer davantage. Le

Mongol n'y manqua pas d'ailleurs, car il continua presque aussitôt :

— En un mot comme en cent, messieurs, je vous propose un marché...

Toujours aucune réaction de la part de Bob et de son compagnon. Un marché avec Ming ne pourrait être qu'un marché de dupes, et les dupes seraient eux, Morane et Bill Ballantine.

— Cela vous surprend, n'est-ce pas, messieurs ? continuait le Mongol. Vous proposer un marché, c'est un peu m'avouer vaincu... Je ne le suis pas certes, mais votre arrivée intempestive m'a pris un peu au dépourvu et, pour tout vous avouer, je me trouve plutôt en mauvaise posture. Je vous propose donc ceci : de mon côté, je lève la menace pesant sur vous et sur le professeur Finlayson et, du vôtre, vous me laissez fuir...

C'est alors qu'à ce moment précis, loin, très loin, quelque part dans la ville, montèrent des hurlements de sirènes.

*

— La police ! s'était exclamé le professeur Finlayson. Quand cet homme – il désignait Ming – a tenté de pénétrer chez moi. J'ai en le temps de l'avertir par téléphone...

Se tournant pins directement vers l'Ombre Jaune, l'égyptologue continua :

— Vous n'avez aucune chance de vous en tirer... Mais le Mongol ne paraissait pas surpris le moins du monde, il se contenta de dire simplement :

— Vous voyez bien, messieurs, qu'il faut que nous, nous entendions au plus vite...

Un ricanement échappa à Ballantine.

— Vous êtes bien malvenu de parler d'entente, Ming. Dans quelques minutes, vous serez entre les mains de Scotland Yard... Vous voyez que tout arrive...

Là-bas, le bruit des sirènes se faisait à peine plus précis. Il était évident que les voitures se trouvaient encore à bonne distance, et Ming le savait, car il déclara, sans marquer la moindre hâte :

— Vos amis de la police ne seront pas ici avant cinq minutes. Or, il peut s'en passer des choses pendant ce temps. Nous pourrions être tous morts par exemple...

Pendant que l'Ombre Jaune parlait, Bob l'observait avec attention, et il ne pouvait s'empêcher de remarquer, sous le bord baissé du chapeau de feutre, l'immobilité presque complète du visage, sur lequel il eût été difficile de lire le moindre sentiment. Ou bien Ming bluffait, ou bien il possédait vraiment de gros atouts dans son jeu. Morane penchait plutôt pour cette seconde possibilité, et il savait depuis longtemps qu'avec un tel adversaire il ne fallait rien laisser au hasard.

— Expliquez-vous, fit-il. Que voulez-vous dire par ces mots : Nous pourrions être tous morts ?

— Je veux dire que, si vous me tenez sous la menace de vos armes, je vous tiens de mon côté sous une autre menace dont, et ceci est l'avantage que je possède sur vous, je vous le répète, vous ignorez la nature...

— Quelle est cette menace ? Le Mongol secoua la tête.

— Je vous vends cette réponse contre ma liberté... Durant quelques instants, Morane demeura songeur.

Quel jeu jouait Ming ? Voilà ce qu'il aurait aimé savoir, mais les traits du personnage demeuraient aussi impénétrables que ceux d'un champion de poker.

— Ce que je ne comprends pas, fit encore le Français, c'est pourquoi vous voulez passer ce marché avec nous. Que vous importe de mourir, puisqu'il y a le « duplicateur », qui vous recréera immédiatement après votre mort ?

— Oui, mais à des milliers de kilomètres d'ici, commandant Morane. Cela bouleverserait mes plans du moment, qui ne souffrent nulle attente. Et puis, j'ai appris à mes dépens qu'il ne fallait pas abuser du « duplicateur » qui, comme vous le savez, m'a déjà joué un bien mauvais tour. C'est si fragile, ces engins de précision...

Au loin, les hurlements des sirènes se faisaient de plus en plus nets, ce qui indiquait que les voitures de police se rapprochaient. Dans la voix de l'Ombre Jaune, il y eut un soupçon d'impatience.

— Alors, ce marché ? Nous le concluons... ou bien préférez-vous mourir ?

De moins en moins, Bob pensait à un bluff de la part de Ming. Celui-ci n'était en effet pas homme à se laisser surprendre sans avoir protégé ses arrières. Soudain, le Français se décida.

— Si vous levez cette... menace qui pèse sur nous, que voulez-vous en échange ?

— Que vous me laissiez fuir...

— Nous vous donnerons une minute d'avance, à la suite de quoi nous nous lancerons à votre poursuite. C'est la seule concession que je sois décidé à faire. Cela vous convient-il ?

Sans hésiter, l'Ombre Jaune approuva de la tête.

— Je me contenterai de ce délai, j'ai votre parole ?...

— Vous avez ma parole...

— Parfait, je vous fais confiance... S'interrompant, Monsieur Ming désigna Finlayson toujours ligoté à son fauteuil, et il reprit :

— Fouillez dans la poche droite du professeur, commandant Morane. Vous y trouverez un petit objet rond en métal. C'est une bombe minuscule, mais capable de réduire en miettes et de tuer tout ce qui se trouve dans cette pièce. Je l'ai glissée dans la poche du professeur sans qu'il s'en aperçoive, pendant que je l'attachais. Dépêchez-vous ; elle doit exploser dans quelques minutes...

Rapidement, Morane fit ce que l'Ombre Jaune lui disait et, effectivement, il lira de la poche de Finlayson une petite sphère de métal brillant, à peine aussi grosse qu'une balle de ping-pong, et à la surface de laquelle saillaient les têtes de plusieurs vis.

— Donnez-la moi, commanda l'Ombre Jaune... Bob obéit et Ming, glissant l'ongle du pouce dans l'encoche d'une des vis, tourna celle-ci d'un demi-tour.

— Voilà, dit-il simplement. Tout danger est écarté...

— Et si elle explose après votre départ ? interrogea Ballantine.

— Je vais l'emporter avec moi... Cela vous rassure-t-il ?...

Tout en parlant, le Mongol avait glissé la bombe dans la poche de son manteau sombre. Ensuite, il se leva.

— Les sirènes se rapprochent de plus en plus, fit-il encore. Il est temps que je parte...

Bill Ballantine eut un sursaut de révolte.

— Non, Ming, jeta-t-il, vous ne partirez pas !... Restez assis !...

— J'ai donné ma parole, Bill, intervint Morane. Laisse-le aller...

— Vous vous en repentirez, commandant...

— J'ai donné ma parole, répéta Morane.

Il se tourna vers l'Ombre Jaune et continua :

— Filez, Ming... Et n'oubliez pas que, dans soixante secondes exactement, nous nous lancerons à vos trousses...

— Je ne l'oublierai pas, commandant Morane...

Sans se presser, le Mongol gagna la porte et sortit. On entendit son pas, étrangement lourd, se perdre dans l'escalier, puis dans le corridor d'en bas.

— Regarde ta montre, Bill, fit Morane à l'adresse de son ami, et préviens-moi quand le délai sera écoulé. Pendant ce temps, je vais délivrer le professeur...

Saisissant un coupe-papier bien aiguisé posé sur le bureau, Morane se mit à trancher les liens de Finlayson, pendant que, peut-être, l'Ombre Jaune était sur le point, une fois de plus, de leur échapper...

XI

— Le délai est écoulé, commandant !

Bob Morane se redressa de dessus le siège de Finlayson, dont les liens venaient de tomber.

— Enfermez-vous à double tour, professeur, recommanda le Français. Dans quelques minutes, la police sera là...

Sur les talons de Ballantine, Bob se précipita hors de la pièce, longea au galop le corridor d'étage et dévala quatre à quatre l'escalier. Les deux amis parvinrent en même temps dans la rue, maintenant complètement envahie par la lumière du jour. Ni à gauche, ni à droite cependant, ils ne devaient découvrir Ming.

— Il ne doit pourtant pas avoir eu le temps d'atteindre le bout de la rue, ni d'un côté, ni de l'autre, fit remarquer Bill. À moins d'avoir des ailes...

— Sans doute aura-t-il tourné dans une rue adjacente, dit Bob. Je vais prendre celle de droite. Toi, prends celle de gauche. Au passage, assure-toi que tout va bien pour Tania. Son oncle peut l'avoir repérée, et je n'aimerais pas cela... Nous nous retrouverons de l'autre côté du pâté de maisons...

Se séparant, les deux amis prirent leur course. À toute allure, Morane tourna le premier coin et se mit à longer une artère bordée de maisons neuves, dont certaines même étaient toujours en construction. À cette heure matinale, aucun passant ne se montrait encore, aucune voiture ne roulait, et Bob n'en fut que plus à l'aise pour remarquer presque aussitôt cette grosse Daimler noire stationnée au bord du trottoir, à une centaine de mètres de lui, son capot tourné vers l'autre extrémité de la rue.

Aussitôt, Morane pensa :

« La voiture de Ming !... Ce doit être la voiture de Ming !... »

À l'instant précis où il fonçait, l'automatique au poing, il entendit tourner le moteur de la Daimler. Il poussa encore son allure, et il n'était plus qu'à vingt mètres à peine de l'auto, quand elle s'ébranla brusquement. C'était une voiture puissante,

aux démarriages foudroyants, et Bob savait n'avoir aucune chance de la rejoindre. Et c'est alors que, comme si le sort voulait lui faire la nique, un visage apparut à la custode arrière. Un visage de Mongol surmonté d'un crâne rasé. Le visage de Ming.

Lancé, de toute la vitesse dont il était capable derrière la Daimler, Bob tenta durant quelques instants de lutter avec elle, mais il dut s'avouer vaincu et, essoufflé, il s'arrêta. Pendant un moment, il regretta de n'avoir pas ouvert le feu, mais il comprit que c'eût été inutile. La Daimler devait être blindée et ses vitres à l'épreuve des balles. Heureusement, en la poursuivant, il avait eu le temps de relever le numéro de la plaque minéralogique : ZK 127 32. Dans un proche avenir, cela pourrait peut-être servir, en considérant, bien entendu, qu'une plaque minéralogique signifiât quelque chose pour l'Ombre Jaune.

Arrêté, encore haletant, au bord du trottoir, Morane regarda la Daimler disparaître là-bas, très loin, à l'autre extrémité de la rue. Serrant les dents, il murmura :

— À quelques secondes près, je le tenais... Et ce maudit Ming qui me narguait à travers la vitre !... Il avait même enlevé son chapeau pour que je le reconnaisse bien...

Il demeura songeur, assailli par un doute auquel il ne parvenait pas à donner forme. Tout, depuis son arrivée chez le professeur Finlayson, tournait sur un rythme qui n'était pas celui que l'Ombre Jaune imprimait d'habitude aux événements. Pour commencer, il avait été trop facile d'arriver jusqu'à Ming, celui-ci s'étant laissé surprendre comme un enfant. En outre, pourquoi avait-il tenté de supprimer Finlayson lui-même et que signifiait l'absence des habituels dacoïts ?

— Quelque chose ne tourne pas rond dans tout cela, murmura encore Morane. Quand Ming commence à agir comme un débutant, c'est mauvais signe pour nous. Je serais fort étonné si tout ça ne cachait pas une ruse.

Il haussa les épaules et soliloqua encore :

— L'avenir nous donnera peut-être une réponse à ce mystère. En attendant, Ming a réussi une fois encore à prendre la fuite...

Les sirènes des voitures de police, qui n'avaient cessé, durant tout ce temps, de se faire entendre, toujours plus proches, avaient pris leur intensité maximum. Puis, soudain, elles s'arrêtèrent. « Elles doivent être devant la maison de Finlayson, songea Bob. Allons-y... J'aurai des explications à fournir à l'inspecteur qui dirige l'expédition, lui demander aussi d'avertir au plus vite Sir Archibald... »

Il allait retourner sur ses pas, quand un léger bruit, derrière lui, le fit sursauter. Il se retourna, pour apercevoir un homme qui, sorti d'une encoignure, venait dans sa direction. Il portait gauchement un costume de tweed assez mal coupé, une chemise de polo en laine, au col boutonné, et un mauvais manteau. Pourtant, ces détails vestimentaires ne retinrent pas longtemps l'attention de Morane. Tout de suite, ses regards avaient été attirés par le visage du nouveau venu. Un visage qu'il connaissait bien, mieux que n'importe quel autre visage, *puisque c'était celui que, tous les matins, il apercevait dans la glace en se rasant...*

Durant toute la nuit qui venait de s'achever Bob Morane avait vécu des heures mouvementées. Plusieurs fois, il avait frôlé la mort trop près pour ne pas en aimer davantage la vie, et la fatigue commençait à se faire sentir. Aussi, quand il aperçut, venant vers lui, un homme qui lui ressemblait comme un frère jumeau, se demanda-t-il s'il n'était pas endormi et ne rêvait pas. Tout y était, le visage osseux, au nez un peu cassé, les yeux gris d'acier et les courts cheveux noirs. Quant à l'allure, il n'y avait pas à s'y tromper non plus. Une démarche à la fois souple et hésitante d'homme toujours vacant.

— Ce n'est pas possible, murmura Bob. Je nage en plein cauchemar...

Un frère jumeau là, devant lui ?... Non, lui-même... Et un lui-même qui ne semblait pas animé de bonnes intentions, car tout, dans le comportement du sosie, témoignait maintenant d'intentions agressives.

— Eh, minute, fit Morane, faudrait pas essayer de me faire prendre des vessies pour des lanternes. Vous êtes peut-être bien grimé, mon vieux, mais assez de mascarade pour aujourd'hui...

Ce fut comme s'il s'adressait à un mur de briques. Un mur de briques qui aurait possédé le moyen de se déplacer, car l'inconnu s'était porté en avant, brusquement, pour décocher à Morane un violent crochet du droit. Bien que surpris, Bob parvint, par réflexe de boxeur, à éviter le coup, mais pas tout à fait. Bien que touché seulement à l'épaule, il se sentit déséquilibré et roula sur le sol. Tandis qu'il amortissait sa chute, il comprit que, s'il avait été touché à la mâchoire, il eût été infailliblement assommé.

Pourtant, sur l'instant, Bob ne songea pas à ce que cette formidable puissance avait d'extraordinaire. La moutarde lui monta soudain au nez et, se relevant, il fit face à son étrange adversaire, feinta à la face et, coup sur coup, porta deux terribles crochets au corps, respectivement au foie et au plexus solaire. Il eut l'impression de frapper sur une surface dure recouverte de cuir et, à l'inverse de ce qui aurait dû se passer, son adversaire ne se plia pas en deux. Au contraire, toujours en pleine possession de ses moyens, il frappa à nouveau. Le coup atteignit cette fois Morane en pleine poitrine. Il eut l'impression qu'on venait de le cogner avec un marteau et il tomba en arrière, le souffle coupé.

Alors, tout à coup, le Français se sentit saisi par la panique. Sans doute les émotions et la fatigue de la nuit y étaient-elles pour quelque chose, mais aussi cette sensation de se livrer à soi-même – un soi-même muet et sans pitié – un combat inégal, dont l'issue ne semblait pas faire de doute. Bob avait compris qu'il ne parviendrait pas à vaincre son sosie, qu'au contraire ce serait lui qui serait vaincu, détruit assurément, car la force à laquelle il se heurtait dépassait la sienne. C'était en cela seulement que son étrange adversaire lui paraissait différent de lui-même. *Fuir ? C'était la seule solution qui restait.*

Se redressant à grand-peine, il se mit à détaler droit devant lui, courant aussi vite qu'il le pouvait. Derrière lui, son sosie s'était lancé à sa poursuite, et Bob sut qu'il serait bientôt rejoint. En effet, les fatigues de la nuit avaient en partie sapé sa résistance ; en outre, le coup qu'il venait de recevoir lui avait coupé le souffle ; et son adversaire filait comme une locomotive.

Essoufflé, Morane dut s'arrêter et, son double n'étant plus qu'à quelques pas, il chercha une arme. Le revolver !... Tantôt, quand Ming avait réussi à fuir, Bob l'avait glissé dans la poche de son imperméable et, ensuite, il n'avait pas songé à l'employer contre un ennemi qui lui ressemblait au point de lui donner l'impression d'être face à face avec lui-même. Mais, maintenant, le moment des scrupules était passé. Il s'agissait de défendre sa vie.

Arrachant le Lüger de sa poche, Morane se mit à le décharger sur son sosie, mais vainement. Avec plusieurs balles dans le corps, l'autre continuait à avancer. Cette fois, la terreur s'empara du Français. Il se trouvait devant une maison en construction et il y recula pour y chercher un abri quelconque, mais il heurta une planche oubliée sur le sol et tomba en arrière. Il se redressa, recula encore, jusqu'à ce qu'il fût acculé à un mur, contre lequel des ouvriers avaient abandonné un lourd levier de fer. Bob s'en saisit, voulut frapper, mais il n'en eut pas le loisir. Son arme improvisée lui fut arrachée et deux mains inexorables se nouèrent à sa gorge. Des pouces d'acier s'enfoncèrent dans sa pomme d'Adam, et il comprit qu'il allait périr étranglé.

Étranglé par lui-même ou, tout au moins, par un homme qui avait son visage.

Dans un brouillard rouge, Morane vit Bill Ballantine se dresser derrière son sosie. À la main, le géant tenait le levier de fer qui avait été arraché à Bob quelques instants plus tôt – et Bill frappa le sosie à la nuque, un peu à la façon du bûcheron qui abat sa cognée. Une fois, deux fois, trois fois... L'étreinte des mains se desserra autour du cou de Bob et le sosie, la tête presque séparée du tronc, s'écroula sur le sol, où il ne bougea plus.

Pendant quelques secondes, Bob demeura immobile, jusqu'à ce que l'air passât à nouveau par sa trachée douloureuse. C'était en effet, on s'en souviendra, la deuxième fois ce jour-là qu'il manquait périr étranglé, et aucune gorge humaine n'est faite pour subir pareil traitement.

— Alors, commandant, on s'en tire encore pour cette fois ?

— Oui, Bill... À deux reprises, en moins de quelques heures, tu m'as sauvé la vie...

L'Écossais éclata de rire.

— Bah ! comme si on y regardait de si près. Si on se met à compter les coups à présent !... Depuis les années que nous bourlinguons tous les deux, vous passez votre existence à m'arracher à la mort, et moi à vous rendre la pareille. Alors...

Bill s'interrompit, puis il reprit :

— J'avais fini mon tour, par la gauche, ainsi que c'était convenu et, comme je n'avais pas retrouvé Ming, je revenais de ce côté pour vous rejoindre. Je vous ai vu pénétrer ici, suivi par votre frère jumeau. Je suis accouru et, quand j'ai vu le particulier à l'œuvre, je me suis souvenu de la rencontre que nous avions faite il n'y a pas si longtemps, à Calcutta, à bord du *Naga*, le yacht de Ming. Comme nous visitions la cabine de notre ennemi, un homme est sorti d'un réduit et s'est jeté sur moi. Pour l'empêcher de m'étrangler, il vous a fallu faire usage d'une hache... Vous rappelez-vous ?⁶

Si Bob se rappelait !... Il baissa les yeux vers le corps inanimé de son sosie. Du cou presque sectionné, pas une seule goutte de sang ne s'échappait, mais seulement des fils électriques gainés de plastique de couleurs différentes, quelques pièces de métal tordues aussi.

— Un robot, n'est-ce pas ? fit Morane. Un robot à ma ressemblance, comme, cette nuit, à Woolwich, il s'agissait d'un autre robot, à ton image celui-là. Du Monsieur Ming tout pur !... J'aurais dû y songer plus tôt... Il faut reconnaître cependant, à ma décharge, que, depuis Calcutta, l'Ombre Jaune a pas mal perfectionné ses poupées cybernétiques... Les mouvements sont maintenant parfaits, bien synchronisés, le visage mobile, les yeux presque humains, comme les réflexes d'ailleurs. Ming a même réussi à reproduire l'apparence et la consistance de la chair...

— En effet, approuva Ballantine. Et cela explique beaucoup de choses qui, jusqu'alors, demeuraient mystérieuses.

— Dis plutôt que cela explique tout, corrigea Morane. Ces hommes, ressemblant à Sir Audrey Slippers et à Cedric Wilde, rencontrés après la mort de ces derniers : des sosies

⁶ Voir *Le retour de l'Ombre Jaune*, Marabout Junior n°82.

cybernétiques. Il en est de même pour le Lord Bardsley que j'ai rencontré hier, dans le *smog*. Non seulement Monsieur Ming se servait de ces doubles pour perpétrer les crimes, mais aussi pour brouiller les pistes.

— Mais pourquoi Ming aurait-il fabriqué un double de moi-même, et un autre de vous commandant ?

— Tout simplement parce que nous sommes ses ennemis les plus redoutables et que de tels robots, pouvaient lui rendre d'appréciables services. Ainsi, quand j'ai cru avoir affaire à toi, cette nuit, à Woohvich, j'ai failli perdre les pédales. La même chose il y a quelques minutes, quand mon « frère jumeau » m'est tombé dessus.

Ballantine hocha lentement la tête, en disant :

— Je ne sais si vous êtes de mon avis, commandant, mais j'ai l'impression que notre Ming devient de plus en plus cinglé, pour inventer des trucs pareils...

— Cinglé ?... Non, Bill... Ming n'est pas un fou, et c'est cela qui est terrible. C'est une intelligence prodigieuse et nul, mieux que lui, ne s'entend à entourer ses adversaires de tout un réseau de sortilèges, produits de sa science universelle. À tout moment, nous sommes en retard d'une longueur sur lui.

Du menton, le Français désigna le robot mutilé étendu sur le sol.

— Tout prouve, continua-t-il, qu'à présent Ming a fait de gros progrès en cybernétique. Dans un temps plus ou moins long, il pourra peut-être lever une armée d'automates capables de se nourrir, d'agir par leurs propres moyens, doués de mémoire, et qu'il lancera sur le monde pour semer la terreur. À vrai dire, cela a déjà commencé...

L'Écossais fit la grimace.

— Cela nous promet de beaux jours, dit-il, et bien des surprises...

— Avec l'Ombre Jaune, nous avons l'habitude de ces surprises, fit remarquer Morane. Le tout sera de ne pas nous laisser prendre au dépourvu. D'ailleurs, il nous reste peut-être une chance de nous emparer de Ming. Il doit quitter l'Angleterre dans les heures qui suivent, et j'ai relevé le numéro de sa voiture. Si celle-ci doit le conduire à son lieu d'embarquement,

la police pourra peut-être la repérer et procéder à l'arrestation de notre homme...

— Cela m'étonnerait que Ming ne change pas de voiture. Il est bien trop intelligent pour se laisser prendre pour un détail pareil...

— Exact, Bill, exact... Mais il ignore peut-être que j'ai réussi à relever son numéro. En outre, c'est souvent un aussi petit détail qui perd les criminels les plus rusés...

En ce qui concernait l'Ombre Jaune, Bob Morane ne croyait pas cependant que tout irait aussi facilement. Ming ne laissait rien au hasard, et son cerveau génial s'entendait à merveille à échafauder les plans les plus complexes, dont les rouages échappaient au vulgaire. Pourtant, si l'on voulait tenter quoi que ce soit, immédiatement, contre le Mongol, il faudrait bien user des seuls éléments que l'on possédait.

— Regagnons sans tarder la maison du professeur Finlayson, fit Bob. La police est arrivée maintenant, et nous avons besoin d'avoir, sans tarder, une petite conversation avec Sir Archibald. Au passage, prenons Tania. Son aide nous sera précieuse...

XII

Sir Archibald Baywatter fixa Samuel Finlayson avec une expression mêlée de curiosité et d'inquiétude.

— Ainsi, professeur, fit-il, vous continuez à affirmer que vous ne savez pas ce que vous voulait Ming ?

L'égyptologue haussa les épaules d'un air excédé, et ses moustaches frémirent en signe de colère.

— Je vous répète pour la dixième fois, commissaire, que je n'ai jamais tant entendu parler de ce Ming qu'aujourd'hui... Pour tout vous dire, je commence à en avoir assez de cette histoire. On pénètre chez moi comme dans un moulin, on veut m'assassiner, puis la police arrive, prend des photos, s'installe ici comme chez elle... En outre, vous mobilisez mon téléphone, comme si c'était vous qui alliez payer les frais de communications... Je suis un libre citoyen britannique et...

— Et vous venez d'échapper à une mort horrible, coupa le chef de Scotland Yard. Sans ces messieurs — Sir Archibald désignait Bob Morane et Bill Ballantine — vous ne seriez plus parmi les vivants à l'heure présente.

Cette remarque parut apaiser un peu Finlayson.

— Ces messieurs ont droit à toute ma reconnaissance, dit-il d'une voix soudain adoucie. Mais je vous répète encore, commissaire, que je n'ai jamais entendu parler de Ming, ni de l'Ombre Jaune, et que je ne vois pas très bien comment je pourrais lui nuire...

Baywatter demeura un long moment songeur, puis il se tourna vers Morane, pour demander :

— Que pensez-vous de cela, Bob ? À votre avis, pourquoi Ming aurait-il voulu assassiner le professeur si celui-ci ne présentait pas réellement un danger pour lui ?

Le Français eut un geste vague.

— J'aurais bien de la peine à vous répondre, Sir Archibald. Vous savez que, souvent, les desseins de l'Ombre Jaune sont

insondables. Mais peut-être Tania pourra-t-elle nous renseigner...

Bob, Bill Ballantine, Tania Orloff, Sir Archibald et le professeur Finlayson étaient assis dans le bureau de ce dernier, une demi-heure après que Morane eut rencontré son étrange sosie.

— Je vous ai déjà dit, Bob, que j'ignorais tout des intentions de mon oncle au sujet du professeur répondit l'Eurasienne. Tout ce que je puis vous répéter, c'est que, voilà quelques jours, il m'avait commandé de le surveiller.

— Êtes-vous certaine, petite fille, demanda encore Bob, que Ming doive quitter l'Angleterre au cours des heures qui vont suivre ?

La jeune Eurasienne eut un geste vague.

— Peut-on jamais être sûre avec lui ? Tout ce que je sais, c'est qu'il doit gagner aujourd'hui le district de Fen, aux abords de Kings Lynn. Là, un hélicoptère doit venir le prendre dans les marais, pour le transborder sur un sous-marin qui croise quelque part en mer du Nord.

— Le district de Fen ! dit Archibald Baywatter. Si cela est exact, la voiture de notre homme doit se diriger plein nord. Contrôlons...

Il décrocha le combiné du poste téléphonique posé devant lui sur le bureau, forma un numéro sur le cadran et, dès qu'il eut obtenu une réponse, demanda sur un ton agressif :

— Alors, rien sur cette Daimler noire, numéro ZK 127 32 ?... Toujours rien Ah ça ! se serait-elle envolée ?... À moins que vos constables soient tous devenus myopes... Feriez bien de leur faire passer un examen de la vue... Surtout, tâchez de me donner des nouvelles de cette Daimler... Dans le cas contraire, il pourrait y avoir quelques mises à pied dans vos services, inspecteur. À commencer par vous...

Sir Archibald raccrocha.

— Rien de neuf, fit-il à l'adresse des autres occupants du bureau. Cette maudite voilure semble s'être volatilisée, et Ming avec elle...

— Il est fort improbable qu'il ait continué son chemin dans une auto qui a toutes les chances d'être repérée. Il aura caché la Daimler quelque part et pris une autre voiture.

— Il y a beaucoup de chance, en effet, reconnut Baywatter. Ce monstre nous échappera donc toujours !

À ce moment, le téléphone sonna. Le commissioner décrocha.

— Allô !... Oui, c'est moi, Baywatter...

— Quoi ? Vous dites ?... Et l'homme qui se trouvait au volant répond bien au signalement de Ming ?... Voilà qui est inespéré, et presque incroyable... Gardez le contact... Nous prenons la route dans la direction du nord... Demeurez en rapport avec moi par radio...

Sir Archibald reposa le combiné sur sa fourche. Il paraissait dans tous ses états.

— On a retrouvé la Daimler ZK 127 32. Elle est sortie de Londres et file plein nord...

— En direction du district de Fen, donc, glissa Morane.

Le policier eut un signe de tête affirmatif.

— Cela se pourrait, en effet... Mais ce qui est plus certain, hors de doute même, c'est que Ming se trouve à bord, car la description du chauffeur, faite par nos agents, correspond tout à fait à la sienne... Pour un coup de chance, on peut dire que c'est un coup de chance...

Mais Bob Morane paraissait songeur. Il fit la moue.

— Trop de chance même, fit-il. Que Ming n'aît pas changé de voiture et qu'en outre il ne tente pas de se dissimuler, alors qu'il sait avoir toute la police anglaise à ses trousses, voilà qui a de quoi paraître étrange. Mefions-nous... L'homme est rusé...

— Nous le savons, reconnut Sir Archibald, mais nous ne pouvons pas, d'un autre côté, négliger de suivre cette piste...

— Certainement pas, admit Morane. Espérons qu'elle nous mènera quelque part...

— Voilà qui est tranché, fit le chef de Scotland Yard. Nous n'avons plus rien à faire ici. Les voitures-radio nous attendent en bas... Prenons la route du nord... Vous nous accompagnez, miss Orloff ?

La jeune fille lança un regard un peu inquiet en direction de Morane. Celui-ci hocha la tête en signe d'encouragement.

— Vous pouvez venir, petite fille, dit-il. On ne sait jamais... Nous pourrions encore avoir besoin de vous... Soyez tranquille, on s'arrangera pour que votre oncle ne vous aperçoive pas...

Cette assurance parut balayer les dernières hésitations qui assaillaient encore Tania. Elle se leva et dit, d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre ferme :

— Très bien, je vous accompagnerai... J'en ai assez de ces crimes auxquels je suis mêlée de force... Il faut que cela cesse, et je suis plus que jamais décidée à vous seconder jusqu'au bout...

Mieux que quiconque, Morane connaissait le problème qui se posait à Tania Orloff. D'un côté, les liens familiaux et la reconnaissance qu'elle éprouvait envers un oncle qui l'avait élevée et comblée ; de l'autre, la répulsion qu'elle ressentait pour les forfaits de ce même oncle.

— Ne perdez pas courage, petite fille, fit Bob doucement, en plongeant ses regards dans les beaux yeux de l'Eurasienne. Si la chance se met de notre côté, il est possible qu'avant longtemps votre cauchemar prenne fin...

*

La sortie de Londres avait été sans histoire. On avait gagné la route de Cambridge, traversé la cité universitaire sans s'arrêter, pour se diriger vers Kings Lynn, ville située à proximité du Wash, golfe avec lequel, à marée haute, communiquaient les marais du Fen. Bob Morane, Tania Orloff, Bill Ballantine et Sir Archibald avaient pris place dans la voiture de tête, et le chef du Yard se tenait sans cesse en contact radio avec les agents qui, depuis que la Daimler avait été repérée, avaient suivi celle-ci sans la perdre de vue.

Personne, dans l'auto, ne parlait, comme si tous les occupants du véhicule avaient été saisis par la grande tristesse planant sur la contrée traversée. Depuis plusieurs kilomètres, on avait en effet atteint la région des marécages qui, fort vastes, couvraient des milliers d'hectares, depuis Cambridge jusqu'à la mer. Le brouillard qui, la veille au soir, s'était abattu sur tout le

sud de l'Angleterre, s'était maintenant tout à fait dissipé. Seules, des écharpes grises traînaient encore au ras du sol, telles des nappes de gaz. Un ciel bas, noirâtre, pesait sur l'étendue palustre qui, à perte de vue sur la gauche, allongeait à l'infini leurs eaux noires et leurs prairies de roseaux tremblotants que survolaient les bandes criardes d'oiseaux aquatiques, dont les appels sinistres mettaient le silence en échardes.

La sonnerie d'appel du poste à ondes courtes grésilla. Sir Archibald, qui était assis à l'avant, près du chauffeur, poussa un contact et dit simplement :

— Commissaire Baywatter...

Une voix nasillarde se fit entendre.

— Ici l'inspecteur Shield. La Daimler immatriculée ZK 127 32 vient de traverser Kings Lynn et a emprunté la route qui se perd dans les marécages...

— Toujours le même homme à bord ? interrogea Baywatter.

— Toujours, sir, à ce qu'il paraît... Faut-il l'appréhender ?

— Non, pas encore... Qui garde le contact ?

— Les détectives Shaynes et Mayford, sir, et je me tiens moi-même constamment en rapport avec eux par radio...

— Continuez comme cela. Et recommandez à Shaynes et à Mayford de faire ouvrir le feu sur tout hélicoptère suspect qui survolera les marais. Dans une demi-heure, nous serons à Kings Lynn. Pouvez-vous fixer un lieu de rendez-vous ?

— Disons sur la grand-place, sir. En face de l'hôtel « Three Foxes... ».

— Hôtel « Three Foxes », répéta Archibald Baywatter. Parfait... À bientôt, inspecteur Shield...

Le commissaire coupa le contact et, s'adressant au constable en civil qui tenait le volant, il dit simplement :

— Appuyez sur le champignon, Richard. J'ai hâte d'atteindre Kings Lynn...

Le chauffeur obéit et la puissante Bentley à compresseurs fila plus vite le long de la route qui, maintenant, longeait le capricieux ruban d'étain terni de la rivière Ouse qui coulait paisiblement vers le golfe en brasant les vases du Fen, à travers lequel elle s'engageait souvent, tel un grand serpent avide de solitude.

On atteignit Kings Lynn dans le délai prévu par Sir Archibald, et les autos du Yard s'arrêtèrent devant l'hôtel des « Trois Renards ». Un homme descendit d'une voiture stationnée à peu de distance et s'approcha de la Bentley. Il portait un trench délavé, un chapeau aux bords roulés et une petite moustache rousse coupée en brosse.

Sir Archibald Baywatter avait baissé la glace de la portière avant de la Bentley, et il demanda, à l'adresse du nouveau venu.

— Quoi de neuf, Shield !

— Notre homme a roulé jusqu'au bout de la route des marais, sir, répondit l'interpellé. Là, il est monté dans une barque, seul, et s'est dirigé vers une butte rocheuse qui se dresse non loin de la mer. Shaynes l'a suivi avec plusieurs embarcations chargée de constables afin de cerner la butte. Voilà les dernières nouvelles...

Sir Archibald hochâ la tête, ouvrit la portière et se recula afin de laisser de la place à un cinquième passager.

— Montez, Shield. fit-il, et montrez-nous le client in...

Quand l'inspecteur se fut installé, le chef du Yard s'adressa au chauffeur :

— En route, Richard. Nous serons bientôt à destination...

La voiture démarra. Alors seulement, Sir Archibald se tourna vers Bob, Ballantine et Tania Orloff.

— Eh bien ! fit-il avec satisfaction, tout continue à se dérouler suivant nos prévisions. Si la chance continue à nous sourire, dans quelques heures l'Ombre Jaune sera entre nos mains...

— À vous entendre, sir, dit Ballantine, on dirait que c'est la première fois que vous avez affaire à Ming, et que vous ne savez pas de quoi il est capable. À plusieurs reprises déjà, nous avons cru le tenir et puis, au moment de lui mettre la main dessus, pfuit, plus personne...

Le commissaire haussa les épaules.

— Bah ! après tout, dit-il, si c'est un démon, ce n'est quand même pas le diable en personne. Il doit, comme tout homme, avoir ses faiblesses. Et peut-être la principale de ces faiblesses est-elle justement le fait qu'il soit trop conscient de son

intelligence, de son invincibilité. À force de confiance en lui-même, il peut sous-estimer ses adversaires, ce qui le perdra...

— J'espère que vous voyez juste, commissaire, fit encore l'Écossais. Pour ma part, je suis bien près de croire à l'invincibilité de Ming. Pensez que je l'ai déjà vu mort à mes pieds, sans qu'aucun doute ne soit possible. Eh bien ! peu de temps après, il est revenu en chair et en os – et en deux exemplaires même – connue si rien n'était...

— Il n'y avait pas de miracle là-dessous, Bill, et vous le savez bien, remarqua Sir Archibald. C'était ce maudit « duplicateur »... Cette fois cependant, nous aurons garde qu'il n'arrive rien à notre homme. Nous nous contenterons de le capturer car, si vous voulez mon avis, le meilleur moyen d'empêcher l'Ombre Jaune de nuire, c'est la maintenir en vie...

Morane, lui, ne disait rien. Il s'était contenté de tourner la tête vers Tania Orloff, assise entre Bill et lui, et dans les beaux yeux sombres de la demi-Chinoise, il lut un doute. Comme lui, elle pensait qu'on ne capturerait pas Monsieur Ming comme un vulgaire moineau. *À moins qu'il n'entrât justement dans ses plans de se laisser capturer...*

XIII

Après Kings Lynn, la route s'était prolongée sur quelques kilomètres de mauvais pavés et de nids de poules, pour finir par se perdre parmi les houes et les roseaux. Au bout de cette route, juste à la limite du marécage, plusieurs voitures étaient arrêtées, entourées par une demi-douzaine d'hommes en civil et en uniforme de constable. Une de ces voitures était une Daimler, et elle portait le matricide ZK 127 02.

La Bentley avait stoppé à son tour, et ses occupants avaient mis pied à terre. Sir Archibald s'approcha d'un policier en civil et lui tendit la main, que l'autre serra avec respect.

— C'est la voiture, détective Mayford ? interrogea le commissaire en désignant la Daimler.

Mayford hocha la tête affirmativement.

— Oui, commissaire. Notre homme l'a abandonnée voilà trois quarts d'heure environ.

— Êtes-vous certain qu'il s'agissait bien de Ming ? Le détective eut un nouveau signe de tête affirmatif.

— Pas de doute là-dessus. J'ai soigneusement étudié les photos de l'Ombre Jaune, qui se trouvent aux archives. C'est bien notre homme...

— Où est-il à présent ?...

— Une barque l'attendait. Il s'y est embarqué seul pour se diriger, à travers les marais, vers la butte que vous apercevez là-bas. Shaynes et des constables ont pris place à bord de plusieurs embarcations afin de maintenir le contact. Ils ont emporté un poste à ondes courtes et se tiennent en rapports constants avec nous...

Sir Archibald et ses compagnons de route inspectèrent avec soin l'étendue du Fen. Des kilomètres et des kilomètres carrés de terres inondées, de boues mouvantes, de marigots servant de piscines aux poules d'eau et aux sarcelles, de rivières mortes, sucées par la vase aussitôt que nées, de jungles verdâtres

composées de joncs, de roseaux et de salicornes, de fragiles tapis de nénuphars et de lentilles d'eau. À droite, à quelques kilomètres de là, presque à l'endroit où la ligne grise du Wash et de la mer se confondait avec l'étendue plombée, tavelée de vert-de-gris, du marécage, on apercevait une éminence en forme de cône tronqué : la butte vers laquelle semblait se diriger Monsieur Ming.

Dans une des voitures de police qui stationnaient auprès de la Daimler, un timbre d'appel sonna. Le détective Mayford alla prendre la communication et, après avoir conversé durant quelques minutes avec son correspondant, il revint vers Archibald Baywatter, Bob Morane, Bill Ballantine et Tania Orloff.

— C'était Shaynes, expliqua Mayford. La butte était bien le but de Ming, car il y est monté...

— Endroit rêvé sans doute pour l'atterrissement d'un hélicoptère, fit Sir Archibald. Qu'en pensez-vous, Bob ?...

— Je pense comme vous, commissaire, répondit le Français. La façon dont Ming a agi jusqu'ici concorde bien avec ce que Tania nous a dit.

— Sauf que nous n'avons pas encore aperçu d'hélicoptère, dit Ballantine.

— Il a peut-être du retard, ou Ming de l'avance, supposa Baywatter. Mais j'y pense... D'ici, nous devrions apercevoir notre homme. Vous avez des jumelles, Mayford ?

— Oui, commissaire. Je vous les apporte...

Quelques instants plus tard, le chef de Scotland Yard se trouvait en possession d'un puissant binoculaire. Il le braqua en direction de l'éminence en forme de cône tronqué, mit au point et observa longuement. Finalement, il se tourna vers Morane et, lui tendant les jumelles :

— Regardez à votre tour, Bob, et dites-moi si vous voyez ce que je vois...

S'emparant des jumelles, Morane les plaça à hauteur de ses yeux, corrigea l'écart des objectifs et tourna la molette centrale jusqu'à obtenir une mise au point parfaite.

Grossie cent fois, la butte apparut dans le champ et, presque aussitôt, Bob distingua, à son sommet, une silhouette humaine,

qu'il étudia avec soin. D'après ce qu'il pouvait voir, l'homme était vêtu d'un manteau sombre et portait un chapeau de feutre aux bords baissés.

— Alors, demanda Sir Archibald, croyez-vous que ce soit lui ?
Morane eut un geste vague.

— Difficile à dire, fit-il. À cette distance, il est impossible, en dépit de l'excellence de ces jumelles, de distinguer les traits du personnage. Quant à la silhouette générale, cela peut correspondre...

Bill Ballantine avait arraché les jumelles à son ami, pour les braquer à son tour sur l'éminence.

— Il peut s'agir de Ming, dit-il au bout d'un moment, ou de quelqu'un d'autre. Une seule chose me paraît évidente : cet homme est habillé comme l'Ombre Jaune l'était tantôt, quand nous l'avons surprise chez le professeur Finlayson... Le seul moyen de nous assurer si c'est bien lui serait d'aller y voir de plus près...

— C'est ce que je compte faire, déclara Sir Archibald.

Il se tourna vers le détective, pour demander :

— Moyen de nous conduire jusqu'à cette maudite butte, Mayford ?

L'autre hochâ la tête affirmativement.

— Shaynes vous attend là-bas, commissaire. Tout a été prévu pour vous mener jusqu'à lui.

De la main, le détective désignait un gros dinghy pneumatique tiré parmi les roseaux et auprès duquel se tenait un pompier de la brigade de Kings Lynn.

— Cet homme vous conduira jusqu'à la hutte, expliqua Mayford. C'est un fervent chasseur de canards sauvages, et il connaît cette partie du marécage comme sa poche...

— Allons-y, décida Sir Archibald. Naturellement, vous m'accompagnez, Bob, et vous aussi Bill...

— Bien entendu, commissaire, fit le Français. Quant à Tania, elle demeurera ici, sous la protection de Mr Mayford. Je préférerais qu'elle ne s'approche pas trop de l'endroit où se trouve Ming...

Le dinghy fut poussé à l'eau et les quatre passagers s'installèrent à bord. Morane et le pompier saisirent chacun une

pagaie et l'embarcation se mit à glisser entre les plantes aquatiques qu'elle écartait de sa large étrave arrondie.

Sur le Fen, un silence total régnait. Seul, de temps à autre, un oiseau, courlis ou harle, débusqué des salicornes, s'envolait en poussant d'horribles cris de fer frotté contre le fer. Sur le ciel gris, très loin, vers la mer, des macreuses sombres et des mouettes blanches croisaient avec des grâces de goélettes célestes.

— Pas gai, le coin, avait murmuré Ballantine qui, pourtant, était habitué aux landes désertes et hantées de sa vieille Écosse. Je pense avec terreur à ce qui adviendrait de celui qui se perdrait dans ses solitudes. Il pourrait y errer pendant des jours, en tournant en rond, jusqu'à la folie.

Mais ils ne se perdirent pas, car leur guide connaissait parfaitement son chemin, et ils arrivèrent sans encombre à proximité de la butte. À présent, ils pouvaient distinguer nettement la silhouette de Ming, qui ne semblait pas s'être aperçu de leur approche, se contentant d'inspecter sans relâche le ciel, à la recherche sans doute de cet hélicoptère dont avait parlé Tania.

Le dinghy allait atteindre le pied de l'éminence et s'échouer sur un sol relativement sec, quand une silhouette apparut derrière une touffe de joncs. C'était un homme en civil, que Sir Archibald dut reconnaître aussitôt, car il fit à voix basse :

— C'est vous, Shaynes !... Quoi de neuf ?

Le détective haussa les épaules et montra la silhouette dressée au sommet de la butte.

— C'est à devenir cinglé, commissaire. Près d'une heure que nous sommes ici, et notre homme, qui pourtant doit nous avoir aperçu, reste là, à regarder le ciel, et sans plus se soucier de nous que si nous n'existions pas...

— L'Ombre Jaune a les nerfs solides, dit Baywatter. Combien avez-vous d'hommes ici ?...

— Quatre en plus de moi. Quatre autres sur la face nord de la butte, et encore quatre aux côtés est et ouest. Avec vous et vos compagnons, nous sommes donc vingt et un en tout.

À son tour, le chef du Yard désigna la silhouette de Ming.

— Et lui ?

— Il est seul...

— Parfait... Cette fois, il ne nous échappera pas...

— À moins, dit Bob, qu'il ne nous prépare un vilain tour à sa façon. Ming n'est pas homme à se laisser prendre ainsi. Croyez-moi, il y a quelque chose de louche dans son comportement...

— Peut-être, reconnut Sir Archibald, mais nous ne pouvons continuer à attendre. L'ennemi est à notre portée. Profitons-en... Faites passer le mot à vos hommes, Shaynes, de façon à ce que nous puissions nous lancer tous ensemble à l'assaut...

Mais les paroles venaient à peine de mourir sur les lèvres du commissaire que, venant du sommet du monticule, la voix de l'Ombre Jaune leur parvint, portée par une brise venue du large. Et cette voix disait :

— *Venez donc jusqu'à moi, messieurs... Venez donc... Je vous attendais...*

Comme frappés par la foudre, Bob Morane et ses compagnons s'étaient immobilisés. Cette voix, le Français et Bill Ballantine l'avaient reconnue sans qu'il leur fût possible de se tromper : c'était bien celle de Monsieur Ming. Elle répéta :

— *Venez donc jusqu'à moi, messieurs... Je vous attendais...*

— Que faisons-nous, sir ? interrogea le détective Shaynes à l'adresse d'Archibald Baywatter...

Le commissaire hésita durant un bref instant, puis il tira un automatique de la poche de son manteau et l'arma.

— Nous y allons, fit-il d'une voix résolue, criez à vos hommes de commencer à grimper, de façon à ce que notre gibier soit cerné...

Mettant les mains en porte-voix de chaque côté de sa bouche, le détective se mit à hurler :

— Nous montons tous à l'assaut... Ne faites usage de vos armes qu'à la dernière extrémité...

Des appels, venant de derrière la butte, apprirent au policier qu'il avait été entendu. Morane avait, lui aussi, tiré son automatique.

— Allons-y donc ! lança-t-il. Puisqu'il n'y a plus rien d'autre à faire...

Suivi par Bill, Sir Archibald, les policiers et le pompier qui leur avait servi de guide, Bob se mit à gravir le flanc de

l'éminence, surveillant les moindres gestes de Monsieur Ming. Mais ce dernier demeurait presque immobile, les bras croisés et la tête baissée vers eux. Quand ils ne furent plus qu'à quelques mètres du sommet, il se recula, comme pour leur laisser le passage.

Encore quelques pas, et Morane et ses compagnons accédèrent à un étroit plateau, de cinq mètres de rayon environ, au centre duquel, Ming, les bras toujours croisés, se tenait debout. À gauche, à droite, derrière, d'autres policiers firent leur apparition, cernant le Mongol qui, cependant, ne semblait pas le moins du monde pris de panique. Au contraire, Bob avait l'impression que, sous les bords baissés du chapeau, les terribles yeux d'ambre brillaient d'une lueur narquoise. Mais ce n'était peut-être qu'une illusion.

La première, l'Ombre Jaune parla, s'adressant directement à Bob :

— J'étais sûr, commandant Morane, que vous réussirez à vous échapper de la maison de Woolwich. D'ailleurs, j'en ai été averti aussitôt car, vous le savez, les ondes électro-magnétiques n'ont plus de secret pour moi. C'est pourquoi j'ai essayé de vous faire tuer par mes dacoïts, sur le port. Là encore, vous vous êtes tiré d'affaire à votre avantage. Quand vous êtes sorti de chez le professeur Finlayson, j'ai lancé sur vous un de mes automates, un golem, comme je les appelle. Il était fait à votre image, comme l'était à celle de Mr. Ballantine celui que vous avez combattu à Woohvich, Sir Audrey Slippers, Cedric Wilde et Lord Bardsley avaient, de leur côté, été tués par des golems qui leur ressemblaient. Ceci afin d'ajouter à leur panique. Quoi de plus terrible en effet que de sentir menacé par quelqu'un vous ressemblant comme un frère ? Et mes golems sont tellement parfaits. De vrais chefs-d'œuvre de cybernétique ! Ils se nourrissent de lumière et d'électricité, sont doués de la vue et de la mémoire. En outre, leurs mouvements, parfaitement synchronisés, sont humains. Leur face elle-même est mobile et, parfois, ils peuvent parler par ma voix, comme je peux voir par leurs yeux. Bien sûr il y a certaines choses qu'ils ne sont pas encore capables d'accomplir parfaitement, comme conduire une

voiture automobile vers un endroit précis, mais ils y arrivent cependant quand je les télécommande...

— Assez parlé pour le moment, Ming, intervint Sir Archibald. Plus tard, vous pourrez à loisir conter votre histoire. Mieux vaut, pour l'instant, vous rendre sans résistance...

— Il n'est pas dans mes intentions de résister, commissaire, répondit calmement l'Ombre Jaune. Pas plus que de me taire d'ailleurs... du moins pas tout de suite. Voyez-vous, je suis venu cette fois en Angleterre dans le seul but de m'assurer du silence de Slippers, Wilde et Bardsley, qui connaissaient trop de... choses à mon sujet. Ils moururent dans les conditions que vous savez... Mais le professeur Finlayson, lui, ne me connaîtait réellement pas, n'avait jamais rien entendu de moi. Je l'avais choisi tout simplement, parmi tant d'autres, au hasard, afin qu'il me serve de protection. Voilà pourquoi, avant qu'il tombât en mon pouvoir, je lui laissai le temps de prévenir la police. Que le commandant Morane et Mr. Ballantine soient survenus de façon fortuite ne fait rien à l'affaire. Comment sont-ils parvenus chez le professeur Finlayson ? Cela reste un mystère pour moi. Un mystère que j'éclaircirai peut-être un jour. Le golem à l'image du commandant Morane se trouvait dans ma voiture, non loin de chez le professeur, car je comptais m'en servir pour jeter le trouble parmi mes poursuivants... Mais je m'égare... Je vous disais donc que le professeur Finlayson était destiné à me servir de protection. Mon plan a réussi. Je savais que toutes les polices du Royaume Uni étaient à ma recherche, et que je pouvais éprouver des difficultés à quitter le pays. Voilà pourquoi je vous lançai sur la piste de la Daimler immatriculée ZK 12 732... Pendant que vous concentriez tous vos efforts sur elle, je m'embarquais paisiblement, sur un point désert de la côte de Cornouailles, à bord d'un de mes sous-marins, d'où je vous parle actuellement. Bien entendu, personne n'était au courant de mes intentions réelles.

L'Ombre Jaune se tut et un éclat de rire lui échappa.

— Car, voyez-vous, continua-t-elle, l'homme que vous poursuivez depuis Londres n'est pas un homme. C'est un golem que vous avez devant vous, messieurs. Un golem à mon image... Seule, ma voix est vraie... Et je vous vois par ses yeux...

La stupéfaction de tous les assistants était telle qu'un spectateur non averti aurait pu les croire changés en pierre.

— Vous comprenez, continuait la voix de Monsieur Ming, je ne tiens à faire fonctionner le « duplicateur » qu'en cas d'absolue nécessité, car c'est un appareil extrêmement fragile, qui peut se dérégler et me jouer de mauvais tours. J'en ai fait déjà la triste expérience, vous le savez. En outre, je courais le risque d'être capturé. Voilà pourquoi j'ai préféré avoir recours à l'aide d'un golem. Comme vous le voyez, il m'a bien servi... Adieu, messieurs... Dans quelques jours, je serai en sécurité loin d'ici, dans un de mes repaires secrets... ET, BIENTÔT, VOUS ENTENDREZ À NOUVEAU PARLER DE L'OMBRE JAUNE... Ah ! j'oubliais de vous dire que, lorsque, pour une raison ou pour une autre, un de mes golems vient à être endommagé, son centre vital est automatiquement détruit par un acide. De cette façon, il est impossible à quiconque d'en découvrir le secret. Mais je puis également détruire volontairement un golem de cette façon, en commandant à distance la libération de l'acide. Regardez, et adieu, messieurs...

La voix se tut et, presque aussitôt, Monsieur Ming s'écroula en arrière, comme une masse, et il ne bougea plus.

XIV

Stupéfaits, tous les hommes présents considéraient le grand corps étendu, inerte, et qui, quelques minutes plus tôt à peine, leur causait encore tant de frayeur.

Le premier, Bob Morane retrouva l'usage de ses sens. Il bondit en avant et, se penchant sur Ming, se mit en devoir de lui dénuder la poitrine. Mais, sous ses mains, au lieu de chair, il ne devait sentir qu'une substance caoutchouteuse qui, jamais, il en était sûr, n'avait été vivante.

Se redressant, le Français s'adressa au pompier qui les avait suivis, ses compagnons et lui.

— Passez-moi votre hache, dit-il simplement.

L'autre obéit et, décrochant de sa ceinture l'outil demandé, la tendit à Morane. Ce dernier, soulevant la hache au-dessus de sa tête, l'abattit par trois fois sur la poitrine du faux Ming, y pratiquant une large brèche d'où s'échappèrent des fils électriques et de menues pièces de métal.

Tous entouraient à présent Morane et les restes inertes du golem.

— Ainsi, fit Bill Ballantine, nous avons poursuivi un automate. Une fois encore, Ming nous a dupés...

Sans répondre, Bob se redressa et, par-dessus l'étendue déserte du marécage, tenta de voir en direction de l'est. Là-bas, au large des côtes de Cornouailles, le vrai Ming fuyait, jouissant encore de toute sa puissance, plus redoutable que jamais... Les paroles du monstre retentirent à nouveau aux oreilles du Français : ET, BIENTÔT, VOUS ENTENDREZ À NOUVEAU PARLER DE L'OMBRE JAUNE...

Morane serra les poings. Oui, il savait que, bientôt, on entendrait à nouveau parler de l'Ombre Jaune. Il savait que, tant que le redoutable personnage ne serait pas mis définitivement hors d'état de nuire, il n'y aurait de paix ni pour lui, Bob Morane, ni pour Bill Ballantine, ni pour l'infortunée

Tania Orloff, ni pour personne. Mais Bob savait également que, tant qu'il lui resterait un souffle de vie, il lutterait de toutes ses forces pour abattre la menace que Monsieur Ming ne cessait de faire peser sur le monde.

FIN